



Littérature jeunesse Page D 2

Roman québécois Page D 3

Essais Page D 4

Poésie Page D 5

Christine Angot Page D 6

Pierre Mertens Page D 6

Baie-Saint-Paul Page D 7



Société

Bédé d'autrefois

La bande dessinée québécoise, un univers fascinant, mais peu prisé des collectionneurs. Pourquoi?

DENIS LORD

Tout juste après la vocation de papesse, celle de collectionneur de bande dessinée québécoise semble une des plus rarissimes. Peu d'appelés, encore moins d'élus, deux pelés et quelques tondus, voilà le décompte qu'on peut en faire à première vue.

Débédé, la librairie d'Yvan Plamondon, a pignon sur la rue Saint-Denis à Montréal depuis 14 ans. Bien qu'on y trouve de tout, et même des livres rares, l'endroit est spécialisé en bande dessinée. «Quelques particuliers s'intéressent aux bédés des années 70 ou à celles qui ont marqué leur enfance, publiées dans *Hérauts* ou *François*, de dire M. Plamondon, mais des vrais collectionneurs qui remontent dans le temps, il y en a deux ou trois.» Les titres les plus recherchés chez Debédé, parfois même par des Européens, ce sont les trois volumes de la série «Michel Risque», du duo Réal Godbout/Pierre Fournier. Chez Fichtre, autre librairie montréalaise spécialisée, les mêmes auteurs font aussi l'objet d'une certaine demande, cette fois avec la série «Red Ketchup». Le «Capitaine Kébec» de Fournier, qui valait 50 cents à sa sortie en 1973, se vend aujourd'hui entre 10 \$ et 15 \$.

Pas de demande

Un de ces rarissimes collectionneurs mentionnés par M. Plamondon est Michel Viau, auteur de l'incontournable *BDQ - répertoire des publications de bandes dessinées au Québec des origines à nos jours*, paru chez Mille-Îles en 1999. M. Viau vient de recevoir une bourse du CALQ pour effectuer des recherches sur les bédés parues dans les quotidiens québécois. Selon lui, la bédé avec phylactères d'expression francophone est née au Québec avec la publication dans *La Patrie*, en 1904, des *Aventures de Timothée*, signées par Albéric Bourgeois. L'historien prétend ne pas être un collectionneur obsessionnel («C'est pour la science!»); n'empêche, il possède environ les trois quarts des publications recensées dans son ouvrage, sauf les revues, ce qui représente pas mal plus d'arbres transformés, que ce que le non-initié peut croire, soyez-en convaincus.

À l'instar de M. Plamondon, Michel Viau affirme que, la demande étant faible, les prix, même pour des œuvres rares, demeurent étonnamment bas. Le livre qu'il a payé le plus cher (50 \$) est une adaptation d'un roman de cape et d'épée signée Odette Fumet-Vincent, *La Toison d'or*, datant d'environ 1943. *Les Deux Petits Nains*, parue vers 1948 et signée Paulin Lessard, serait la première bédé de science-fiction parue au Québec.

VOIR PAGE D 2:
BANDE DESSINÉE

LIVRES

Une œuvre en mouvement

Dans son bureau de la rue Sherbrooke où elle me reçoit après sa journée de travail, la directrice de la Grande Bibliothèque du Québec est souriante, détendue, presque enjouée. Elle est loin déjà, l'appréhension de l'ancienne directrice du *Devoir* qui, en 1992, se demandait quel sort on ferait à son premier roman, *Marie suivait l'été*.

Lise Bissonnette

ROBERT CHARTRAND

On en a écrit du bien, il est vrai, ici et en France, et du mieux à propos de *Choses crues*, trois ans plus tard. On savait déjà que la journaliste, la femme de culture, la gestionnaire avait une plume: on découvrait, d'un livre à l'autre, qu'elle était également capable d'une œuvre romanesque qui se confirme avec la parution ces jours-ci d'*Un lieu approprié*.

Ce roman reconstitue, comme les deux autres, par touches brèves, le climat — social, politique, idéologique — d'une micro-époque. Il y a bien sûr, à l'avant-plan, des personnages et leurs histoires personnelles, diversement perméables à un certain air du temps où se retrouvent, sans souci de hiérarchie, les idées, certains diktats de comportement et autres effets de mode. Ce sont des détails observables par qui-conque a le regard attentif, mais encore faut-il savoir écrire là-dessus et le mettre au service d'une fiction cohérente. Il y a dans les romans de Lise Bissonnette un respect presque scrupuleux du possible, un réalisme du détail qui n'empêchent cependant pas l'imagination de se donner libre cours. La réalité, d'abord observée, est ensuite donnée à lire avec ses pistes de sens qui s'entrecroisent en un fin réseau, parmi la trame romanesque.

L'action de *Marie suivait l'été* se situait dans les années 50 et 60 où, au Québec, on prônait le refus de tous les vieux enfermements, de tous les carcans; l'époque de *Choses crues*, c'était la suivante, celle où l'on croyait possibles tous les grands envols, professionnels ou intellectuels; dans *Un lieu approprié*, nous sommes dans la décennie 80, ces années de frilosité où s'est installé, selon Lise Bissonnette, «une forme de désenchantement, que j'ai voulu traiter. On n'osait plus lancer de projets d'envergure, on s'est mis à se méfier de trop d'espérance. C'est une donnée d'époque: après s'être beaucoup agités, s'être lancés dans toutes sortes d'entreprises, bien des gens ont senti le besoin de s'arrêter, de penser à leur bien-être plutôt qu'à la réussite à tout prix.»

Mais quiconque a lu les romans de Lise Bissonnette sait que les lieux y sont aussi révélateurs que les moments. «Il y a longtemps que je suis fascinée par ce que j'appellerais les univers immobiles. Quand je vois, dans les cités ou les banlieues, des conciergeries de toutes tailles, des immeubles loués ou achetés en copropriété, je ne peux m'empêcher de me demander comment les gens y vivent. Et je me suis mise à rêver d'écrire un roman où leurs existences seraient entremêlées. J'entrevois quelque chose d'assez fou, mais j'ai vite vu que ce n'était pas mon genre d'aller dans cette direction.»

Elle décide donc d'amorcer *Un lieu approprié* avec l'installation toute sage, dans un immeuble en bordure de la Rivière des Prairies, d'une femme de quarante ans, Gabrielle Poulin, qui, après avoir fait des études supérieures et tâté de l'enseignement, a mené une carrière politique importante: elle s'est hissée jusqu'au Conseil des ministres, avec le portefeuille des Affaires culturelles. «C'est une femme comme il y en eut tant de ma génération: elle a d'abord cassé les moules traditionnels, elle a étudié puis travaillé avec succès. Et voilà qu'elle décide de rentrer chez elle.»

VOIR PAGE D 2: MOUVEMENT



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le premier auteur virtuel au Québec écrit pour les jeunes

GISÈLE DESROCHES

Deux auteurs qui écrivent une même œuvre, on avait déjà vu ça. Mais qu'ils signent d'un nom unique et donnent à cet auteur une existence virtuelle, une adresse, un numéro de téléphone, allant jusqu'à lui composer un visage (image de synthèse) dont la photo apparaît en quatrième de couverture, c'est une première. Laurent McAllister est donc le premier auteur virtuel du Québec. C'est du moins ce que proclament les communiqués de presse. Un auteur virtuel né en 1986 de la fusion d'Yves Meynard et de Jean-Louis Trudel. Tous deux connus en littérature de jeunesse ainsi que dans le monde de la littérature fantastique. Le nom a été choisi d'après un personnage créé antérieurement par Yves Meynard dans *Protocoles du désir*, personnage d'écrivain qui n'écrivait pas vraiment...

Le premier roman de l'auteur a paru aux États-Unis et en France et il a à son actif plusieurs ouvrages; cependant, *Le Messager des orages*, paru chez Médiaspaul ce printemps, est son premier roman jeunesse.

Il met en scène un jeune garçon, Pierre, qui à 13 ans part courageusement à la recherche de son père dont il ne sait même pas le nom, afin de délivrer sa mère de la misère qui l'enserme dans son étouffement. L'univers dans lequel il évolue est fascinant, chaotique, riche, soulevant questions et mystères à mesure que Pierre y évolue. Le lieu de dé-



part, une île, ressemble à une Venise moyenâgeuse (le récit débute en l'an 691) avec ses innombrables voies d'eau habitées par des Visques qui sévissent la nuit. L'île est située dans un archipel, l'antique cité de Zodiaque, dont Pierre ne sait rien avant de s'y aventurer, à une époque où l'on ne sait pas où finit le monde, dans un milieu où chacun est invité à rester là où il est et à ne pas poser trop de questions. Un univers peuplé de magiciens, de marins, de voyageurs étranges. Les personnages de Pierre et de son compagnon Jacques sont inventifs, délégués, obligés de recourir à maintes astuces réjouissantes pour assurer leur survie, frôlant le danger et s'y frottant avec l'énergie du désespoir. Les thèmes sont universels: la vie, la mort, l'apprentissage, la curiosité de défoncer les tabous... L'in-

évitable quête des récits fantastiques traverse le roman sans trouver son terme qui est prévu à la fin du troisième ou quatrième titre seulement de la série. Le récit est composé de sept chapitres qui portent chacun le nom du signe de Zodiaque parcouru. Le vocabulaire est particulièrement recherché, précis, la syntaxe parfois complexe pour un livre destiné à des jeunes, l'écriture pas toujours fluide (certaines descriptions sont ardues), pas vraiment inventive, mais les motifs du récit le sont. Les divers épisodes laissent des images fortes chez le lecteur: le bateau «d'attachage», le métier de Verveine (elle est extirpeuse de vers), le bateau du Monde flottant, le séjour en prison, la jeune Parque, etc. Une série prometteuse est née. Nous attendons la suite avec impatience.

Deux albums récemment parus aux 400 Coups attirent l'attention. L'illustrateur Stéphane Jorish, deux fois lauréat du prix du Gouverneur général, y signe un très bel album, *La Ceinture magique*. À partir d'un conte populaire dont il a adapté le texte en collaboration avec Claudine Vivier, Jorish propose ses aquarelles somptueuses, expressives, aux couleurs chaudes. Un Tit-Jean bien jeune, pour ne pas dire naïf, ayant tout juste reçu une ceinture magique en héritage, se retrouve aux prises avec une princesse cupide et cruelle. Princesse aux toilettes extravagantes, laquais empressé, village de rêve, verger aux branches décoratives, les illustrations portent le texte et soulèvent l'imagination comme un tapis volant. Les illustrations de Stéphane Jorish ont du souffle et renouvellent l'enchantement même après plusieurs lectures.

Quant à *Fidèles éléphants*, paru dans la collection «Carré blanc», on doit le texte à Yukio Tsuchiya, poète japonais, critique et auteur de plusieurs livres pour enfants. L'histoire est authentique et si poignante qu'on voudrait qu'elle soit fiction. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les autorités militaires japonaises, craignant qu'une bombe ne tombe sur le jardin zoologique de Ueno, libèrent des animaux dangereux, ordonnèrent de mettre à mort les fauves et les éléphants. L'histoire des trois éléphants de ce zoo constitue en somme un message d'espoir et de paix. Elle est lue à la radio japonaise tous les 15 août et nous est racontée ici, accompagnée des illustrations de Bruce Roberts.

L'auteur, décédé en 1999, espérait qu'elle ferait prendre conscience aux enfants de la folie de la guerre. La lecture de cet album est en effet un moment fort, intense et émouvant, tant pour les adultes que pour les enfants.

LE MESSAGER DES ORAGES

Laurent McAllister
Médiaspaul,
coll. «Jeunesse-Pop»
Montréal, 2001, 172 pages

LA CEINTURE MAGIQUE

Texte et illustrations de Stéphane Jorish
Les 400 Coups, coll. «Bilochet»
Montréal, 2001, 32 pages

FIDÈLES ÉLÉPHANTS

Texte de Yukio Tsuchiya, ill. par Bruce Roberts
Les 400 Coups,
coll. «Carré blanc»
Montréal, 2001, 32 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Les Anglais sont bien connus pour leur sens de l'humour, leur ironie, leur goût de la satire teintée de commentaire politique. Et ce n'est pas Rupert Morgan qui fera mentir cette réputation avec *Poulet farci*, une grosse et grasse farce sur une société issue d'une autre planète qui, à force de perdre ses valeurs, a littéralement perdu les pédales et le nord. Les milieux du pouvoir que dépeint avec force cynisme Morgan sont à ce point retors, et leurs acteurs tellement vils et arrivistes qu'on finit par penser que tout cela est plus proche de la réalité qu'il n'y paraît aux premiers abords.

En guise de mise en contexte, une soirée pour tous les arrivistes d'envergure sévissant à Entropolis, organisée par un riche homme d'affaires, John Lockes, qui, on le découvre rapidement, a

SUITE DE LA PAGE D 1

Nous ne sommes pas loin ici de l'idée de retraite comme on pouvait l'entendre autrefois, d'un besoin de se retirer de l'agitation du monde. «C'est vrai, Gabrielle ne pense pas à une retraite professionnelle; elle prend plutôt la décision ferme de cesser d'attendre quelque chose. Elle se place délibérément sur la touche. Pour regarder le monde autrement. Elle a bien quelques projets, mais très modestes, il est vrai.»

Cette femme encore jeune, qui a eu jusque-là une vie assez agitée, certains lecteurs seront tentés d'y reconnaître le portrait déguisé de certaines ministres bien réelles de nos Affaires culturelles. À tort, assure Lise Bissonnette. «Ce n'est pas ma faute si le gouvernement du Québec nomme souvent des femmes à ce poste! Et puis, même si je me suis inspirée pour certains détails de gens que j'ai connus, Gabrielle est plus proche de moi que des femmes qui ont été aux Affaires culturelles.»

En ce milieu des années 80, Ga-

MOUVEMENT



brielle est revenue de sa première victoire électorale, de l'enthousiasme qu'elle a mis à mettre en place une politique de la culture pour l'ensemble de la province de Québec. Elle a cru à tout cela, sans ja-

mais se départir de son esprit critique. Se souvenant, elle note au passage «l'entendement léger du gouvernement à l'égard de toute chose culturelle», et, à la veille de se lancer en politique, elle se souvient d'un pays où les bombes ne sautent plus et où les intellectuels, en ascendance sociale, doivent tout de même quelque chose aux névrosés qui sont en prison». Quant au milieu politique, elle l'aura trouvé peuplé de nombreux menteurs et de Casanovas au petit pied.

Ce récit où il est question de politique politicienne, Lise Bissonnette n'a pas voulu en faire un roman politique. «Cela me convenait, tout simplement, de situer mon personnage principal dans ce milieu que j'ai eu l'occasion d'observer longuement pendant ma carrière. Ici, j'ai surtout voulu parler de l'engagement politique, généreux ou calculé, selon les personnes.»

Un lieu approprié marque-t-il la fin d'un cycle amorcé avec *Marie suivait l'été*? On y retrouve en tout cas le personnage éponyme du premier roman, et, en silhouettes, son amie Corinne de même que François Dubeau, ce critique d'art qui était le personnage central de *Choses crues*. «J'ai voulu régler son sort à Marie, qui circulait dans l'œuvre depuis le début.» Lise Bissonnette lui offre une sortie magnifique, dans une Éthiopie que la romancière elle-même connaît bien, et qui offre des parentés étonnantes avec leur Abitibi natale. Abitibi-Abyssinie: le cousinage est là, dans les appellations comme dans les paysages... Lise Bissonnette a raison de n'être pas inquiète de ce roman. Et puis, elle est déjà ailleurs. L'œuvre continue.

UN LIEU APPROPRIÉ

Lise Bissonnette
Boréal
Montréal, 2001, 199 pages

Extrait

«Les premiers arrivés devant l'hécatombe mineure qu'était un jeep avec chauffeur et passagère auront bien sûr été les enfants, aussi agiles que leurs chèvres à travers les pics. Deux garçons et une fille, frissonnant à l'aube dans les couvertures effilochées qui les enveloppaient des genoux à la tête: ils ont les doigts aussi fins que leurs traits venus des Arabies, les yeux sans crainte car ils ne connaissent pas les miroirs. S'ils ont touché la morte en rouge, ou en denim bleu car il est probable qu'elle ne portait pas sa robe en parcourant les pistes, c'aura été comme ils abordent tous les étrangers, leur saisissant la main en signe d'amitié pour ces égarés dont ils devinent l'inquiétude ou même la tristesse devant tant d'espace et d'horizon. Ils n'auront rien volé, ils ne prennent pas sans qu'on leur donne. Même les tout petits, dans des robes couleur de leurs moutons, sont ainsi réservés. Ils se seront ensuite accroupis, immobiles, gardiens du ciel bleu, vide, jusqu'à ce qu'y monte au midi un soleil implacable et que surviennent leurs frères aînés, transporteurs de pierres des montagnes, capables d'en ramener aussi des cadavres.»

Lise Bissonnette, *Un lieu approprié* (Boréal)

BANDE DESSINÉE

SUITE DE LA PAGE D 1

Un spécialiste comme Jacques Cloutier, œuvrant dans le domaine du livre rare depuis quelques décennies, n'a vu dans sa vie qu'un exemplaire de la version grand format de cette œuvre. Le prix demandé n'est pourtant que de 40 \$. Une autre rareté, *Ravisseuse de bonheur* (vers 1939) se détaille 35 \$. «La Bibliothèque Nationale du Québec n'a même pas d'exemplaires de ces livres! C'est le genre d'albums pour lesquels on tuerait en Europe tandis qu'ici, ils coûtent moins cher que la plupart des nouveautés!» Même les coupures de journaux où paraissait *Le Père Ladébauche*, au début du siècle, ne valent pas plus de 10 \$ l'unité.

Et les prix évoluent peu. Celui de la collection complète des 26 planches numérotées des *Contes historiques de la Société Saint-Jean-Baptiste*, avec la reliure, demeure sensiblement le même depuis dix ans. Parmi les auteurs de ces contes en images, un certain Lionel Groulx, dont les romans écrits sous le pseudo d'Aloné de Lestres, *Au cap Blomidon* et *L'Appel de la race*, furent adaptés en bédé vers 1935.

Par-delà les collectionneurs de bédé, il y a les bibliophiles intéressés qui amassent tout ce qui se rapporte à une période ou à un sujet. Jacques Cloutier a fait don à la bibliothèque de l'Université de Sherbrooke de sa collection de 1400 ouvrages pour la jeunesse (dont des bédés) des années 1871 à 1980.

Notre bédé américaine

Denis Lambert collectionne la bédé depuis 15 ans. Il possède peut-être 500 albums en plus des fanzines et des revues. «Avant, j'essayais d'acheter tout ce qui était québécois mais je suis beaucoup plus sélectif aujourd'hui. Avec le boom dans la production depuis cinq ans, si tu veux acheter tout ce qu'il y a de québécois dans une librairie comme Fichre, ça peut te coûter dans les 800 \$.»

Au début de l'année, la collection de pastiches de *Tintin* de Lambert, comprenant aussi des auteurs européens, a été exposée à la Bibliothèque de Mont-Royal. L'homme juge d'ailleurs qu'une des pièces majeures de sa collection s'avère le pastiche de *Tintin et l'Alph-art*, créé par le Québécois Yves Rodier.

Selon Yvan Plamondon, ce Rodier serait la bédé québécoise la plus cotée sur le marché. Considérée, même

en Europe, où abondent les pastiches de Hergé, comme une des meilleures, l'œuvre de Rodier, totalement illégale, aurait fait l'objet d'au moins trois éditions pirates! M. Plamondon refuse de mettre un prix sur ce pastiche; il laisse toutefois entendre qu'en Europe, il vaut bien davantage que 500 \$. Sur le site BD Paradisio, un Européen a affirmé l'avoir payé 3600 FF.

À cause de sa proximité avec les États-Unis, de l'embargo causé en Europe par la Seconde Guerre mondiale, certains titres américains ont été traduits uniquement au Québec. De l'autre côté de l'Atlantique, on manifeste un certain intérêt pour le *Tarzan* paru dans *La Presse* entre 1931 et 1982, la première et la plus complète des adaptations en français des romans d'Edgar Rice Burroughs. Selon Louis Paradis, bédéiste et collectionneur, les premières décennies de cette édition revêtent un intérêt particulier en raison de la qualité du papier et de celle de l'impression, effectuée avec le procédé de rotogravure. De surcroît, en raison de la pudibonderie ambiante dans notre belle province, on retouchait les planches originales, habillant les scènes trop dénudées, les remplaçant parfois carrément par du texte.

Certaines bédés américaines de super-héros traduites et publiées au Québec entre 1960 et 1980 sont aussi recherchées en France, où elles n'ont jamais été disponibles en français. Selon Denis Lambert, un *Cocoon* grand format d'environ 76 pages en noir et blanc peut s'y vendre l'équivalent de 125 \$.

La profusion de fanzines parus au Québec dans les années 1990-2000 sera-t-elle un jour l'objet des passions des collectionneurs? Ma question fait rigoler Yvan Plamondon. «Au risque de faire de la peine à certains, il y a peu d'auteurs majeurs au Québec. Je ne spéculerai pas sur la bédé québécoise, il n'y a pas de marché. J'ai la collection complète des *Dirty Plotte* [le premier fanzine de Julie Doucet, sans doute l'auteur québécois le plus connu au monde] mais je ne ferai pas d'argent avec ça, c'est plus pour faire plaisir à un vrai amateur.» Ça n'empêche pas M. Plamondon de croire que notre future GBQ devrait faire l'acquisition de planches de bédéistes québécois pour décorer ses murs... et garder des traces de notre histoire culturelle.

denislord@endirect.qc.ca

LITTÉRATURE ANGLAISE

Un monde à vau-l'eau

engagé un contingent d'ex-détenus pour assurer le service — il faut donner une seconde chance à chacun, quoi! Ce qui n'est pas sans causer quelques incidents lorsque l'un d'eux pète littéralement les plombs et menace de faire sauter tout ce beau monde. Jusqu'à ce que Susan Summerday, épouse du candidat logique à la succession de la présidence du pays, se jette dans la fosse et consente à se sacrifier corps et âme — si tant est qu'elle en ait jamais eu une — pour sauver tout le monde.

Ce n'est là que le début d'une longue série de situations plus bizarres et surréalistes les unes que les autres alors que s'amorce la pré-course à la présidence et que chacun pousse du coude pour endormir l'électorat et court l'audimat à coups de cynisme et de déclarations débiles.

Au cœur du programme de Michael Summerday, successeur pressenti, un projet en cours

d'étude «clinique» qui vise à vider les prisons en implantant une puce dans le cul des criminels avant que de les relâcher dans la nature. Puce qui permet en tout temps de les localiser et de les surveiller 24 heures sur 24 à un coût modique. Mais certains conseillers de Summerday pensent que ce projet est potentiellement dangereux, qu'il pourrait même menacer la popularité de leur poulain. Et dans un monde où il importe plus d'être au pouvoir que de se dévouer au mieux-être de l'ensemble de la société, une politique impopulaire, même nécessaire, reste une mauvaise politique.

De son côté, Lockes, magnat de l'informatique et propriétaire d'une bonne partie de la planète, commence à se prendre vaguement pour Dieu. Et Macauley Connor, journaliste à l'origine intégré mais sans le sou, accepte de travailler pour un éditeur sans scrupules à la

rédaction d'une biographie de Lockes, du genre non autorisée et qui éclabousse son homme.

Dans cet univers, qui des journalistes, des politiciens et des hommes d'affaires est le plus corrompu? Difficile de se faire une idée claire tant tous ces candidats reculent, chacun à sa manière, des talents insoupçonnés et insoupçonnables dans l'exercice de la bassesse humaine et de la débilité profonde. Tout le monde il est laid et pas gentil et la farce tourne parfois au tragique, mais pas trop. Juste assez pour faire réfléchir sur le non-sens d'un monde à la dérive tout en offrant la possibilité d'en rire plutôt que d'en pleurer.

POULET FARCI

Rupert Morgan
Traduit de l'anglais
par Dominique Rinaudo
Belfond
Paris, 2001, 390 pages

24 librairies au Québec
Renaud-Bray
Nos meilleures ventes
du 8 au 14 août 2001

1	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	Marie LABERGE	Boréal	36
2	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	Marie LABERGE	Boréal	20
3	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	Joanne K. ROWLING	Gallimard	38
4	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2002	COLLECTIF	Larousse	6
5	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!	T. D'ANSENBURG	L'Homme	31
6	Cuisine	LES SALADES	Anne WILSON	Könnemann	14
7	Psychologie	À CHACUN SA MISSION	J. MONBOURQUETTE	Novalis	88
8	Polair	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	10
9	Roman	EN AVANT COMME AVANT!	Michel FOLCO	Seuil	12
10	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	23
11	Polair	L'ENGENRAGE	John GRISHAM	Robert Laffont	9
12	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	Serge MONGEAU	Écosociété	174
13	Roman	DOLCE AGONIA	Nancy HUSTON	Actes Sud	22
14	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Prix des libraires 2000	G. COURTEMANCHE	Boréal	42
15	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DE FENG SHUI - Éd. broché - Le miroir d'ambre	Gill HALE	Manise	121
16	Roman	PORTRAIT SÉPIA	Isabelle ALLENDE	Grasset	8
17	Polair	MEURTRES EN SOUTANE	P. D. JAMES	Fayard	7
18	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ambre	Philip PULLMAN	Gallimard	19
19	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE - Éd. compacte	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	45
20	Biographie	LES LIENS DU SANG	NICASO / LAMOTHE	L'Homme	13
21	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	47
22	Arts	ATLAS PRATIQUE DE LA PHOTO	COLLECTIF	Atlas	100
23	Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	Paulo COELHO	Anne Carrière	18
24	Humour Qc	LES CHRÉTIENTIÈRES	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	45
25	Roman	LE MARIAGE	Danielle STEEL	Pr. de la Cité	9
26	Polair	L'OISEAU DES TÉNÉRES	Michael CONNELLY	Seuil	11
27	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	14
28	Roman Qc	LA OÙ LA MER COMMENCE	Dominique DEMERS	Robert Laffont	20
29	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	166
30	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?	Johnson SPENCER	Michel Lafon	34
31	Psychologie	LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS	John GRAY	Logiques	390
32	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition	L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	106
33	Nutrition	LE JUSTE MILIEU DANS VOTRE ASSIETTE	SEARS / LAWREN	L'Homme	224
34	Psychologie Qc	LES CINQ BLESSURES QUI EMPÊCHENT D'ÊTRE SOI-MÊME	Lise BOURBEAU	E.T.C. inc	52
35	B.D.	CÉDRIC N°15 - Avis de tempête	LAUDE / CAUVIN	Dupuis	5
36	Polair	OPÉRATION HADÈS	LUIDLUM / LYNDOS	Grasset	24
37	Roman	JE PÉNSAIS QUE MON PÈRE ÉTAIT DIEU	Paul AUSTER	Actes Sud	9
38	Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF. LAUZON	Léo-Paul LAUZON	Lancôt	16
39	Sociologie	LE NOUVEAU ART DU TEMPS	SERVAN-SCHREIBER	Albin Michel	82
40	Psychologie	LA GUÉRISON DU CŒUR	Guy CORNEAU	L'Homme	79
41	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (Livre & CD)	Henriette MAJOR	Fides	47
42	Roman Qc	LE PARI	Dominique DEMERS	Qc Amérique	129
43	Humour Qc	LE JOURNAL D'UN TI-MÉ	Claude MEUNIER	Leméac	37
44	Faune	LE LANGAGE DES CHIENS	COLLECTIF	Könnemann	32
45	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC - Nouvelle édition -	SICARD / LAMOUREUX	Fides	9

♥ Coup de cœur RB : 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires

Nombre de semaines depuis parution

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et

AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

LIVRES

POÉSIE

La poésie à tout prix

LOUIS CORNELIER

Écrivain qui cultive à la fois sa marginalité et la frustration qui en découle, Michel Muir aime profondément la poésie. Adepte d'une conception mystique de la création littéraire, qui, selon lui, doit « manifester la sur-nature » et démontrer « la nécessité de l'élevation de l'homme au-dessus de sa condition » à partir d'une « obéissance inconsciente à la Volonté originelle », il est aussi animé par une passion de la polémique qu'il maîtrise assez mal.

À l'assaut de la poésie révèle ces deux aspects de sa personnalité. Polémiste, Muir s'y défoule à l'emporte-pièce contre l'avant-garde littéraire québécoise des années 70 (sa tête de Turc habituelle), qu'il accuse plutôt gratuitement d'académisme à rebours, de conservatisme hypocrite et d'irresponsabilité adolescente. Plus loin, il stigmatise une critique universitaire conformiste qui engendrerait la maladie de « l'aplastrisme » chez les créateurs et il résume la critique journalistique par ces quelques mots: « la complicité, des accointances, de la flagornerie ».

Qui vise-t-il précisément? Nous ne le saurons pas puisque Michel Muir appartient à ce type d'auteur prétentieux qui passe son temps à faire des allusions à son propre génie et à sa sincérité tout en jouant les modestes et en dénigrant l'inauthenticité de ses cibles qu'il a choisis de ne plus nommer. Petit pamphlétaire que celui qui roule des mécaniques... prudemment, en désamorçant lui-même, au surplus, ses provocations (« L'idée ne nous viendrait jamais de nous plaindre de leur existence », remarque-t-il au sujet des critiques qu'il vient de savonner).

À titre d'essayiste et de critique littéraire, Muir ne perd rien de sa superbe, mais il se montre tout de même capable de plus de profondeur et de générosité. Les recensions de recueils de poésie qu'il a regroupées en quelques chapitres empruntent souvent



un style pompeux et éthéré, mais elles traitent les œuvres choisies (entre autres, et étonnamment ici, celles de Claude Beausoleil et Denis Vanier) avec respect. Quant à l'exposition de sa conception de la poésie, si elle se fonde malheureusement sur un rejet mal assumé de la modernité (Muir parle d'abord de « pollutions des idées modernes » pour ensuite souligner « la splendeur unique de nos sociétés occidentales post-industrielles »), elle n'en demeure pas moins, par moments, bellement formulée. La poésie, écrit-il par exemple, « est, comme le sourire, la prière, un jardin de la terre que l'Homme peut, s'il le désire, apprendre à aimer, avant de connaître les grands vergers du ciel ».

Doté d'une personnalité passionnée, brouillonne et souvent agaçante, Michel Muir a choisi: ce sera la poésie envers et contre tous. Au lecteur de décider s'il veut s'y engager avec lui pour le meilleur et pour le pire.

À L'ASSAUT DE LA POÉSIE

Michel Muir
Éditions Varia
Montréal, 2001, 264 pages

L'ÉCHELLE DE JACOB

Joel Yanofsky
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2001, 243 pages

Hor mis sa plume, le Jacob Glassman du roman de Yanofsky n'a rien de ce qu'il faut pour tenir son double rôle de narrateur et de personnage central. Qu'est-ce qu'il peut bien pouvoir dire sur lui-même, ce vieux garçon de trente-cinq ans au physique médiocre — c'est lui qui l'affirme —, qui vit seul dans la maison familiale depuis la mort de ses parents et le départ de son unique frère, qui est allé vivre à Toronto?

Sans ambition, désordonné, procrastinateur, Jacob est un type ordinaire, pas tout à fait mécontent de son sort, si ce n'est qu'il se languit de ne pas faire l'amour et s'en veut d'une sensibilité qui lui cause parfois des étourdissements.

En dépit de ce que suggère le titre du roman, Jacob semble bien être l'antithèse du patriarche de la Bible, ou sa caricature. Sans femme ni enfants, il n'a pas eu à acheter son droit d'aînesse à son frère, qui lui a laissé la maison familiale sans faire de difficultés. Il n'a pas non plus d'Ange à combattre, mais plus modestement à affronter le démon de ses insuffisances. Pas davantage d'échelle vue en songe: en lieu et place, quelques échelles bien réelles qui vont lui causer de drôles d'embarras.

Il vit de sa plume, en la vendant au plus offrant. Ainsi, il fait le nègre chaque semaine, dans le journal régional, pour son psychologue personnel; en plus de rédiger ses chroniques, il lui fournit ses histoires de cas qui sont souvent les siennes. Et pour arrondir ses revenus, il lui arrive d'écrire des dissertations pour des étudiants, essentiellement sur l'œuvre de l'écrivain américain John Cheever, mort en 1982. Peu traduit en français, cet auteur de romans, de nouvelles et de « journaux » posthumes, dont plusieurs histoires ont pour cadre des villes-dortoirs cos-



Robert Chartrand

sues du nord-est des États-Unis, a été surnommé le « Tchekhov des banlieues ». On comprend qu'il soit l'auteur-fétiche de Jacob Glassman: il aime l'œuvre, qu'il cite ça et là. L'homme, cependant, l'agace, qui a fini par sombrer dans l'alcool.

La banlieue où Jacob vit depuis si longtemps s'appelle, par antiphrase, Court Séjour. On n'y est ni riche ni pauvre. C'est un lieu terne comme il se doit, situé quelque part au nord de Montréal, et qui n'a rien de particulièrement québécois si ce n'est qu'on y fait allusion à un premier ministre qui parle de vote « ethnique » et à de détestables référendums, et qu'on se moque au passage de l'ex-ministre Camille Laurin. Or serait ailleurs, au Canada ou aux États-Unis, que cela ne changerait pas grand-chose au roman.

Que peut-il arriver dans un décor aussi générique, sans âme reconnaissable? De tout petits incidents, des riens de la vie quotidienne qui, sur fond de vacuité et grâce à la plume de Jacob, prennent un tour étonnant. Dans son journal qui nous est donné à lire, il note, ou presque, non pas pour se souvenir du peu qui lui arrive, ni pour y voir clair dans sa vie, mais « pour ne pas perdre de vue ce qui risque de se passer ». Or, la banalité est riche de mille virtualités, de même que la monotonie se révèle trompeuse si on y regarde de près.

Esseulé, Jacob, vraiment? Il est sollicité de toutes parts, au contraire. Par un agent d'immobiliers qui ne manque pas, chaque semaine, de le relancer pour tenter de le convaincre de vendre sa maison. Par un voisin, Joseph Alter, qui étudie pour devenir rabbin, un fou de Dieu bien décidé à prendre tous les moyens pour que Jacob devienne un juif à part entière, c'est-à-dire semblable à lui-même. Et s'il n'a pas de femme qu'il pourrait dire sienne, celles des autres — il y en a deux — vont beaucoup l'occuper, voire l'envahir...

Le vide, dans cette banlieue de carton-pâte, est en effet plein d'incidents cocasses, de qui-

proquos, d'occasions ratées qui ne privent pas de leur allant ces personnages par ailleurs tous astucieux. Ce ne sont pas des imbéciles, loin de là. Simplement des gens ordinaires qui, sans l'avoir prémédité, peuvent s'adonner à des bizarreries. Jacob en viendra à croire que le monde, même le sien, est décidément peuplé de fous.

Lui qui se serait bien contenté du rôle effacé de l'écrivain public, voici qu'on le veut en consolateur des affligés, en client, en disciple, en confident et même en... aubergiste! Il consent bravement à s'y essayer, avec le succès qu'on imagine.

Défense et illustration — délicieusement parodiques — de la vie banlieusarde, ce journal de Jacob Glassman paraît aussi « virtuel » que ce qu'il relate. Si on se fie aux indications de dates, il aurait en effet été écrit en six jours seulement, à raison de deux pour chacune de ses trois grandes parties: en juin, en septembre, puis en décembre. C'est bien peu de temps pour remplir avec autant d'intelligence ces deux cent cinquante pages bien tassées de la part d'un narrateur plutôt occupé, même à des vétilles...

Il y a cependant un autre tour de force, indiscutable celui-là, et qui constitue une des belles qualités du livre de Yanofsky. C'est l'habileté que le romancier a prêtée à son narrateur-journalier de pratiquer l'art de la digression, ou plus précisément de la parenthèse significative. Très nombreuses et volontiers plus longues que la description des menus faits, elles nous entraînent dans les rêveries de Jacob, dans ses considérations sur l'humaine condition, et surtout dans le souvenir de ses mère et père, morts quelques années auparavant. Un couple modeste, sans histoire. Des gens de cœur dont on comprend que Jacob, qui n'a pas encore réussi à devenir un homme, les a beaucoup aimés. Que c'est pour eux qu'il n'a jamais osé quitter la banlieue de son enfance, par crainte d'y abandonner leur souvenir. « J'aurais pu aller n'importe où, faire n'importe quoi, et je n'aurais pas oublié. J'ai préféré aller nulle part et ne rien faire. »

C'est le premier roman que signe Joel Yanofsky, paru en anglais en 1997 et traduit ici assez correctement par Ivan Steenhout. Yanofsky est un journaliste et un chroniqueur littéraire bien connu au Canada anglais. Il se révèle un moraliste subtil, souvent drôle, et un habile conteur, proche, à certains égards, de Trevor Ferguson dont plusieurs livres ont paru aux Éditions de la Pleine Lune.

robert.chartrand5@sympatico.ca

Le journal d'un homme sans histoire

ROMAN QUÉBÉCOIS



Les nouveautés Boréal

Lise BISSONNETTE



© MARTINE DOYON



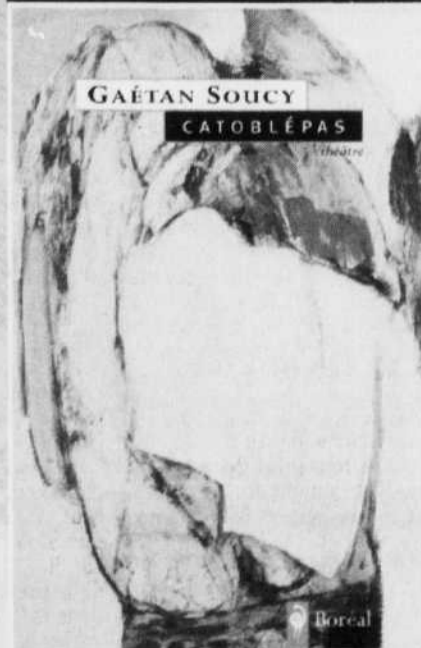
UN LIEU APPROPRIÉ

ROMAN • 200 PAGES • 19,95 \$

Gaétan SOUCY



© MARTINE DOYON



CATOBLÉPAS

THÉÂTRE • 102 PAGES • 14,95 \$

Serge BOUCHARD

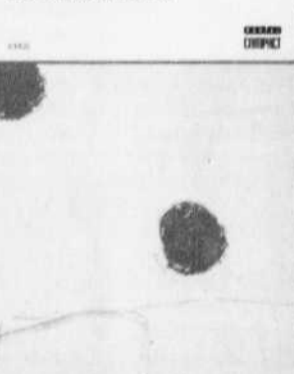
L'homme descend de l'ourse



ESSAIS • 224 PAGES, 13,95 \$

Suzanne JACOB

La Bulle d'encre



ESSAI • 132 PAGES, 11,95 \$
PRIX DE LA REVUE ÉTUDES FRANÇAISES

Hélène MONETTE

Le Goudron et les Plumes



ROMAN • 168 PAGES, 14,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

EN LIBRAIRIE LE 22 AOÛT

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

La spiritualité est-elle une thérapie ?

L'HUMAIN EN DEVENIR

UNE APPROCHE PROFANE DE LA SPIRITUALITÉ
Jean-Luc Héту
Éditions Fides
Montréal, 2001, 114 pages

LA SANTÉ AU SECOURS DE LA FOI

Édouard-Charles Lebeau
Ed. Médiaspaul
Montréal, 2001, 240 pages

Longtemps figure de proue québécoise de la jonction entre le christianisme et la psychologie humaniste (courant dominé par les thèses de Maslow et Rogers sur la réalisation de soi et la croissance personnelle), le théologien et psychologue Jean-Luc Héту se consacre de plus en plus, depuis quelques années, à la conception d'une «*approche profane de la spiritualité*», ainsi que l'indique le sous-titre de son nouvel essai intitulé *L'Humain en devenir*.

Convaincu «*que la religion n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante pour développer ses talents, comme le dit l'Évangile, ou pour réussir sa vie*», il travaille donc maintenant à un «*modèle de la maturation spirituelle*» libéré «*de toute référence religieuse explicite*». Partisan d'une définition très vague de la spiritualité qui intègre des concepts flous comme ceux de santé mentale, d'intégrité et d'harmonie, Héту s'enforce allègrement dans les eaux marécageuses d'une psychopop racoleuse qui fait passer son refus de l'exigence de la pensée rationnelle pour de l'ouverture d'esprit et de l'antidogmatisme.

Construit autour «*des sept axes de la maturation spirituelle*» (ouverture à l'expérience, prise en charge, altérité, lâcher prise, flexibilité, quête de sens, intériorité), son modèle reproduit tous les travers d'une culture psychologique complaisante: négation du caractère social de l'individu qui on réduit à de vagues considérations sur les relations interpersonnelles, dilution du beau concept d'altérité dans un discours sur la tolérance envers autrui, culte non avoué du narcissisme, utilisation de notions vaseuses illustrées par des histoires de cas simplistes.

Instrument de contrôle social *soft* (ce discours laisse sous-entendre que la colère et la mauvaise humeur, ça nuit à l'harmonie, que l'engagement politique déçu mais entêté, ça contredit l'impératif du lâcher prise, etc.), vision du monde thérapeutique sans noblesse obsédée par l'hygiène mentale, la spiritualité profane proposée par Jean-Luc Héту se résume à sept commandements, des suggestions corrigera-t-il, pour baby-boomers désabusés.

Devant un tel projet, on se demande s'il faut se réjouir de constater qu'Héту a enfin laissé tranquille (ou presque) la théologie ou s'il faut se désoler devant son abandon de ce qui élevait anciennement sa rhétorique.



Louis Cornellier

Un essai de compréhension

Pour mieux comprendre ce courant, né dans les années 1960, de réinterprétation du message évangélique à la lumière de la psychologie humaniste auquel a d'abord participé Jean-Luc Héту avant de se cantonner à l'univers profane, il faut absolument lire le remarquable essai d'Édouard-Charles Lebeau, *La Santé au secours de la foi*, qui examine «*les prises de position d'un certain nombre de croyants catholiques*» sur ce sujet.

Utilisant la thèse du sociologue Peter L. Berger selon laquelle la modernité, en ébranlant l'hégémonie sociale et symbolique du christianisme, a forcé ce dernier à se lancer dans des entreprises de légitimation au sein du nouveau monde pluraliste, Lebeau explique la présence de la psychologie humaniste dans le discours catholique post-Vatican II.

Dans des sociétés de religions à la carte, de concurrence des spiritualités et des visions du monde, le catholicisme, en quête de légitimité, ne peut plus négliger l'air du temps et doit donc se redéfinir, en continuité ou en rupture, par rapport aux tendances plus ou moins lourdes qui envahissent tout le champ social. Pour l'époque qui nous occupe, la même remarque s'applique aussi à la psychologie humaniste naissante, ce qui peut expliquer la rencontre entre ces deux spiritualités concurrentielles: le catholicisme s'actualise en s'adjoignant les thèses d'une école de pensée à la mode et la psychologie humaniste se donne une crédibilité en frayant avec une tradition critiquée, mais non dénuée de prestige, qu'elle réinterprète.

Certains auteurs se réclamant du catholicisme, Jean-Luc Héту en est un, ironisent assez loin dans cette entreprise de relecture inspirée par la psychologie humaniste (subjectivisation du christianisme, sécularisation des contenus religieux). D'autres, tels Pierre Pelletier et Jean-Marc Charron, plutôt partisans de la psychanalyse, refuseront ce qu'ils perçoivent comme une compromission qui trahit la profondeur et l'inépuisable richesse du catholicisme.

Selon Lebeau, les deux camps (et leurs variantes) participent néanmoins, ce faisant, d'une logique de marché qui stimule cette recherche de légitimation du christianisme. «*Berger, écrit-il, soutient que lorsqu'une religion passe d'une situation de monopole à une situation de marché, la question des résultats devient importante*». Aussi, c'est de part et d'autre qu'on affirmera détenir la vision du monde et de l'humain la plus juste et la plus utile: celle qui permet l'épanouissement ou celle qui est plus pertinente parce que plus réaliste.

Exigeant mais accessible, *La Santé au secours de la foi* est un ouvrage extrêmement riche et nuancé qui se résume mal en quelques lignes. Essai d'explication et de compréhension, il rejette théoriquement tout jugement de valeur (sur la psychologie humaniste, sur le catholicisme, sur les stratégies de légitimation analysées), mais son refus de déprécier les thèses de la psychologie humaniste, parce qu'il est argumenté, dénote une certaine complaisance à l'égard de ce courant.

On aura compris qu'en ce qui me concerne, il en va tout autrement. En dénonçant sans ménagement cette «*boulimie thérapeutique qui se traduit par une quête insatiable de soi-même sans réelle ouverture à l'altérité*», cette sorte de religion dans laquelle la santé mentale ou la croissance personnelle remplace le salut, le théologien Jean-Marc Charron, dont l'excellent *L'Âme à la dérive! Culture psychologique et sensibilité thérapeutique* est analysé par Lebeau, m'enlève les mots de la bouche.

louiscornellier@parroinfo.net



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Attends-moi, Paris...

BENNY VIGNEAULT

Se placer sous l'égide éclairante de l'écrivaine Anne Hébert, comme le fait ici Marie Ouellet en ouverture de ce recueil de récits, n'a rien de singulier, sinon que la citation choisie, de par l'idée qu'elle contient, augmente inévitablement les attentes du lecteur. «*L'imaginaire*, écrit Anne Hébert, est fait du noyau même de notre être avec tout ce que la vie, au cours des années, a amassé de joies et de peines, d'amour et de colère, tandis que la terre qui nous entoure fait pression, dans sa puissance énorme, et s'engouffre et il y a passage du dehors au dedans et du dedans au dehors, échange et jubilation». Se proposant ainsi d'aborder la condition même du créateur, l'écrivaine et femme de théâtre Marie Ouellet sera-t-elle à la hauteur des espérances qu'elle suscite?

Dans un essai intitulé *Arthur Buies. Homme de lettres* (PUL, 1957), Léopold Lamontagne a écrit jadis ceci au sujet de la chronique, qui convient tout à fait à ce que pratique Marie Ouellet dans son livre: «*Le genre est assez élastique, n'impose aucune contrainte à qui le cultive et peut varier du récit de voyage aux confidences personnelles, de la leçon morale ou littéraire à la satire politique*». Composé de plus d'une cinquantaine de textes brefs, *Dedans dehors* se donne à lire comme un journal de voyage. La narratrice, nouvellement installée en France, offre ses réflexions comme elle le ferait à un ami, à un confident ou à un compagnon. Car les textes de ce livre constituent le fruit du désir de la narratrice, ardent, on le sent bien, de «*vivre et de faire vivre*» Paris.

À ce titre, le projet de la narratrice est tout à fait réussi. Le lecteur est littéralement — pour ne pas dire littérairement — transporté dans la ville à la suite de celle-ci, l'accompagnant dans les moindres recoins de ses pérégrinations. Se déplaçant le plus souvent à pied ou à bicyclette, elle visite des lieux proprement touristiques, tels que les Jardins du Luxembourg, la tour Eiffel, le palais du Louvre et le Jardin des Tuileries, mais s'attarde surtout aux lieux de la vie quotidienne, à savoir les parcs publics, les gares, le marché, le centre de photocopie Saint-Ambroise, le café Ladoux et la rue, surtout la rue, grouillante de vie, lieu de la circulation automobile, des disputes et des grèves tout autant que celui des jeux des enfants, des fêtes et rassemblements populaires.

Moments décrits, observations notées, impressions instantanées et clichés saisis sur le vif servent la narratrice, occupée qu'elle est à

«*promener son jugement*» et son regard le long des chemins de la Ville lumière qu'elle veut faire sienne. À la manière d'un Robert Lalonde qui se plaît à se perdre dans les bois pour mieux entrer à l'intérieur de lui-même, Marie Ouellet, de sa position de citadine curieuse et passionnée, s'emploie à tâter le pouls de cette ville et de cette société moderne, cosmopolite et bigarrée. Sensible à l'Autre, elle s'intéresse d'abord aux gens, à ces hommes et à ces femmes, Français d'origine ou venus d'ailleurs, qui vivent ensemble envers et contre tout. «*Lieu de l'existence quotidienne pacifique, on est à Paris de moins en moins touriste ou étranger, on développe à distance des antennes nouvelles, on préserve ses racines, ces refuges au fond de soi sont des abris, des repères, une loge de silence où l'on apprend ce courage d'exister dans la ville en si grand nombre dans si peu d'espace*».

Sans qu'ils soient marqués dans le temps comme les pages d'un véritable journal — l'ensemble a été rédigé entre juin 1997 et janvier 2000 —, les textes de *Dedans dehors* permettent au lecteur d'en prendre la mesure. Au fil des saisons, au gré des événements, partant parfois de l'actualité mais le plus souvent de son expérience personnelle, la narratrice en profite pour réfléchir, pour rêver et pour entrer à l'intérieur d'elle-même. Et c'est là que prend tout son sens la référence à la citation d'Anne Hébert, dont le titre du livre se veut l'écho. «*Quelqu'un toussé... Pour l'étranger dans une ville, la solitude est remplie de ces voix intérieures qui perçoivent, s'émouvent, s'inquiètent*». Ainsi, le récit de voyage de la narratrice s'enrichit-il de souvenirs et de réflexions qui l'amènent à se livrer, faisant resurgir au passage certains moments de son enfance, la figure de sa grand-mère, «*l'automne chaud*» de Montréal, dans les années 70, ou encore une foule de détails révélateurs qui témoignent de son amour pour Paris.

Avec ce premier recueil de récits, Marie Ouellet réussit, avec simplicité et naturel, à présenter de l'intérieur un portrait de cette ville qui lui est si chère — et qu'elle habite toujours aujourd'hui. Plus important: elle se montre digne de ses influences littéraires, ainsi qu'un très bon compagnon de voyage. Le temps de la lecture, du moins.

DEHORS DEDANS

Marie Ouellet
XYZ éditeur,
Montréal, 2001, 162 pages

LITTÉRATURE ITALIENNE

Machine de guerre

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
LE DEVOIR

De prime abord, *L'Œil de Carafa* se présente comme un ambitieux roman d'aventures doublé d'une fresque historique dont le point de départ est la colère d'un moine allemand appelé Martin Luther. L'objet de cette colère: le commerce des indulgences des prédicateurs par lequel Léon X entend financer les grands chantiers de Rome et au premier chef celui de la basilique Saint-Pierre, alors en pleine effervescence. Le 31 octobre 1517, la colère de Luther prend la forme de 95 thèses placardées sur la porte nord de l'église de Wittenberg. Ces thèses signeront l'acte de naissance de la Réforme, qui entrainera l'un des schismes les plus importants de la chrétienté, après celui de Byzance en 1054.

Bien sûr, on peut s'en tenir à cette lecture historique de *L'Œil de Carafa* et y prendre un vif plaisir, tant l'art de ménager les péripéties, la prodigieuse construction d'un ouvrage de 743 pages qui se lisent comme 100, à quoi s'ajoute un style tout en nervosité et emboitements, sont mis au service d'une documentation que l'on veut bien croire irréprochable. Les meilleurs romans historiques divertissent et instruisent à la fois, c'est là leur mérite. Cependant, on aurait tort d'ignorer le ressort secret qui a présidé à la conception de ce roman, véritable machine de guerre situationniste lancée contre le monde actuel, ses pompes et ses œuvres, et en particulier celles de son dieu le plus sanguinaire: Argent.

Le pseudonyme de Lothar Blisset (nom emprunté à un joueur de l'équipe de football de Milan qui n'en est toujours pas revenu) désigne en réalité quatre jeunes Bolognais de fougue et de convictions: Roberto Bui, Giovanni Cattabriga, Luca di Meo et Federico Guglielmi, qui ont entrepris une guérilla socio-littéraire contre toutes les formes de pouvoir à l'œuvre dans la société.

Du coup, les révoltes de paysans durement réprimées dans l'Allemagne du XVI^e siècle à la suite d'une collision entre la noblesse et l'Église anticipent des famines et des purges staliniennes ou des méfaits de la mondialisation, au choix. De même, et sans que rien n'y paraisse à l'œil non averti, il y a du Grand Bond en avant et de la Révolution culturelle dans les dérapages idéologiques et le culte de la personnalité auxquels cède, au XVI^e siècle, la secte protestante des anabaptistes, ainsi appelée en raison des exigences de la foi de ses membres qui leur fait réserver le baptême pour l'âge adulte, l'âge des choix librement consentis.

Les vrais enjeux

Officiellement, on aura beau s'étriper (dans le roman comme dans l'Histoire, l'action n'a

rien d'une figure de style) à savoir si l'homme peut faire son salut par les œuvres (vision catholique) ou par la grâce divine (vision protestante). Dans les faits, les enjeux se situent sur un autre plan. L'essor de l'imprimerie, alors invention récente, entraîne une diffusion des idées sans précédent qui jette les bases d'un monde nouveau. Or le nouvel ordre du monde qui se met en place à la Renaissance est dominé par les banquiers (cela ne vous fait penser à rien?), nommément les Fugger, immensément riches, véritables maîtres de l'Europe et de ses princes qui croient régner et faire la guerre, alors

textes poétiques de la Bible à l'amertume la plus douce). Très tôt dans leur histoire, l'espion à la solde de Carafa infiltre les milieux réformés et anabaptistes et manipule leurs chefs, jusqu'à conduire au massacre général, préparant les esprits et les corps à l'ordre dogmatique que s'efforcera de rétablir Rome et son bras armé, l'Inquisition.

Conformément à ses statuts, le groupe Luther Blisset s'est fait seppuku en 1999, pour renaitre sous les espèces de Wu-Ming («*sans nom*», en mandarin; en Chine, dit-on, la formule tient souvent lieu de signature au bas des écrits dissidents). Wu-Ming est un laboratoire littéraire dont les fruits vénéreux se proposent de secouer la torpeur des milieux littéraires traditionnels au circuit prévisible — choix de formes

convenues par les écrivains, critiques rassurées et élogieuses, prix, succès public, notoriété, pouvoir symbolique, argent, reprise des formes convenues, etc. Les sbires de l'ordre littéraire à abattre? Les éditeurs et les écrivains pourvus d'un ego et d'ambitions démesurées. Il y a donc du pain sur la planche.

Par conséquent, ni subventions, ni bourses, ni droits d'auteur pour les membres du groupe Wu-Ming, raides comme Calvin. Et pourvu que l'on soit un particulier sans visées commerciales, on peut télécharger gratuitement les publications de Wu-Ming (www.wuming-foundation.com), y compris le célèbre *Q* qui fut en Italie, en 1999, un événement littéraire. Là-bas, c'est l'éditeur Einaudi, lequel n'est pas exactement une maison marginale, qui, en publiant le roman, a accepté d'introduire le loup anarchiste dans la bergerie littéraire. En français, le roman est devenu *L'Œil de Carafa* (le Seuil). Pour ce travail, précise une note laconique insérée au début de l'ouvrage, l'éditeur a obtenu le soutien financier du Programme culture 2000 de l'Union européenne. De Bologne, nos guerilleros savent-ils cela? Nul n'est parfait. Le plaisir de la lecture et la force de la réflexion n'en sont rien gâchés.

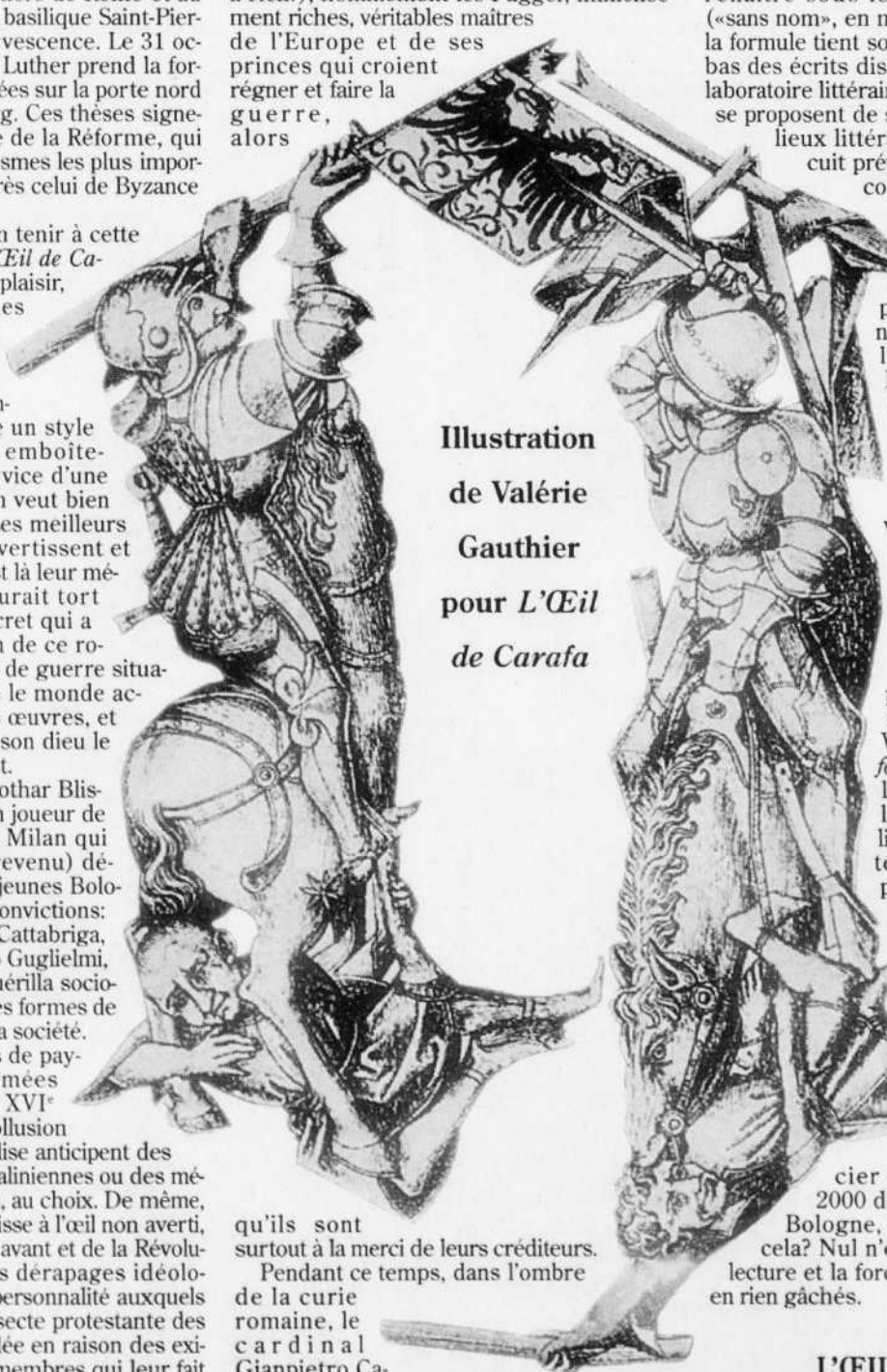


Illustration de Valérie Gauthier pour *L'Œil de Carafa*

qu'ils sont surtout à la merci de leurs crédeurs.

Pendant ce temps, dans l'ombre de la curie romaine, le cardinal Gianpiero Carafa, futur Paul IV, tire les ficelles. Sur le terrain, son homme est un étudiant en théologie. Le roman le désigne par la seule lettre *Q* (qui donne son titre au roman en italien, tout en renvoyant à Qohélet, l'auteur présumé de *L'Éclésiaste*, l'un des

L'ŒIL DE CARAFA

Luther Blisset
Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer
Le Seuil
Paris, 2001, 752 pages

Cahier spécial

Rentrée

littéraire



août 2001

LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS

De la solitude québécoise en Amérique

HERE

A BIOGRAPHY OF THE NEW AMERICAN CONTINENT

Anthony DePalma
PublicAffairs
New York, 2001, 376 pages

Le Québec est une anomalie en Amérique du Nord. Le professeur Gregory Baum l'affirmait dans ces pages, il y a deux ans. Rien de plus, ne me l'avait autant confirmé



Antoine Robitaille

DePalma est journaliste au puissant *New York Times*. Son parcours professionnel est enviable, puisqu'il a été le premier correspondant à avoir couvert, de 1993 à 2000, les deux extrêmes de ce continent,

le Mexique et le Canada, alors que, sous l'impulsion de l'ALENA, les pays d'Amérique du Nord s'intégreraient de plus en plus. DePalma, est un observateur privilégié et influent d'une époque charnière pour le Nouveau Monde. Un enthousiasme l'habite: pour lui, l'intégration continentale est non seulement inéluctable, mais globalement favorable. Non seulement sur le plan économique, mais aussi sur les plans culturel et identitaire. Tous Américains, donc, à moyen terme. Américains de toutes sortes, évidemment. Ni Yankee ni WASPs, mais noirs, blancs, hispano, autochtones, Canadiens, circulant, échangeant, se mélangant en toute allégresse et sans entraves.

Forgeant en définitive une nouvelle identité continentale.

Comme souvent, l'inéluctable et le souhaitable s'enchevêtrent ici dans un agaçant discours aux accents utopistes. Véritable idéologie du mélange où tout ce qui se croise, s'hybride, se mêle doit être obligatoirement célébré et sous-traité à toute critique.

L'essai ne présente pas les résultats d'une grande étude sur cette «réticente trinité» que forment, selon lui, le Mexique, les États-Unis et le Canada. DePalma propose plutôt une «biographie du nouveau continent», où s'entremêlent des éléments de son histoire personnelle. On passe d'un assassinat politique à Mexico à un exposé sur le logement à Toronto en transitant par des souvenirs d'enfance. Le style, le ton, sont plutôt impressionnistes. L'auteur s'adonne à plusieurs comparaisons historiques, souvent intéressantes, mais parfois tirées par les cheveux. Bref, une tentative de repenser le continent à partir du «triple prisme» mexicain, canadien et étatsuniens. Beau programme.

Naïveté

Le résultat laisse pourtant un enthousiasme décevant. D'abord, il y a cette surprenante naïveté d'un journaliste d'élite qui semble découvrir qu'il y a autre chose que les États-Unis dans le monde, et qui nous raconte avec force détails ses tribulations de privilégié (sa domestique mexicaine, sa maison de pierre dans Rosedale à Toronto); et ses étonnements (le français sur les boîtes de céréales; les Wal Mart au Mexique). À sa décharge, di-

sons que DePalma, avec ce livre, souhaitait justement d'énoncer l'isolationnisme culturel américain et à surmonter ce travers de son éducation. Mais mérite-t-il de se célébrer lui-même, comme il le fait au terme de cette *journey*, prétendant non seulement qu'il a totalement changé sa façon de voir le continent, mais assénant ses analyses souvent faciles et sans appel à partir d'anecdotes et d'interprétations historiques?

Car DePalma finit par offrir une vision au fond très étatsunienne de l'avenir de l'Amérique du Nord. Son message est clair: grâce à l'ALENA, se développera au Mexique une classe moyenne qui, comme aux États-Unis, «exigera la transparence», et forcera le pays à se débarrasser de la corruption. Grâce à l'ALENA, le Canada a mis de l'ordre dans ses finances publiques et découvrira bientôt les vertus des impôts peu élevés. Le Dominion au nord comprendra aussi assez vite qu'un système de santé universel, c'est excellent sur papier, «mais lorsqu'il s'agit de faire soigner ses proches, on va aux États-Unis». Détestables voyageurs qui parcourent le monde pour confirmer leurs préjugés! Qui refusent d'être vraiment transformés par le voyage; qui se retranchent dans une posture de donneur de leçons.

On le comprend particulièrement lorsque l'auteur traite du Canada et du Québec. Au premier, il conseille d'arrêter de s'autoflageller, de se débarrasser de son «angoisse endémique» et d'arrêter de chercher à exclure la culture des grands accords de libre-échange. Il suggère un peu hautement au Canada anglais de voir de façon plus positive son histoire, de comprendre qu'il est un modèle pour le monde.



Le repousoir

Le Québec apparaît ainsi comme un véritable repousoir continental. Tous les clichés y passent: petite enclave fermée, éprise de «pureté dangereuse», qui opprime les minorités avec des lois iniques et stupides. Tout s'explique, puisque cette population est jadis tombée sous le charme de René Lévesque, journaliste, «fumeur compulsif» un «peu poète», obsédé par «le sang pur des francophones». Alors qu'il s'efforce de nuancer la plupart de ses portraits, de présenter les diverses dimensions des Salinas, Zedillo, Mulroney ou Chrétien, expliquant leur «complexité», relatant ses rencontres personnelles avec ces grands personnages, les dirigeants élus par les Québécois sont tous caricaturés. Jacques Parizeau: dangereux «dinosaur» qui a usé de «tactiques électorales malhonnêtes» et «distorsions des faits» pour atteindre ses objectifs. Et heureusement qu'il n'a pas réussi, car la souveraineté du Québec aurait

provoqué d'autres séparations et «l'Amérique du Nord, en bout de course, [aurait pu] ressembler à l'ex-Union soviétique». Bouchard? Opportuniste manipulateur. Évidemment, DePalma ne s'est pas encombéré d'interviews avec les élus. On comprend pourquoi. Qui voudrait prendre langue avec des «antisémites» en puissance (à cause du passé catholique; lequel a resurgi chez Parizeau, selon DePalma, dans sa fameuse déclaration au soir du second référendum); des dirigeants issus d'une population qui n'a «pas eu d'autre choix [dans les années 60] que d'admettre plus d'immigrants»? Une société gâtée mais insatiable, qui, pour obtenir ce qu'elle veut, a gardé pendant 30 ans un «couteau sur la gorge» du reste du Canada jusqu'à risquer de vider la fédération de sa substance; fédération qui a permis de rendre le Québec plus français maintenant qu'il y a 30 ans. DePalma a lu, voire feuilleté, Ray Conlogue (*The Impossible Nation*) et Kenneth McRoberts (*Un pays à refaire*). Il a bien dû voir qu'il avait un débat sur le Québec, que tout n'était pas noir ou blanc, qu'il y avait plusieurs perspectives sur cette question centrale au Canada. Non, il a choisi d'ignorer ces œuvres fortes en les classant dans le grand sac de la «mauvaise conscience canadienne anglaise». Ignorés aussi, les Kymlicka, Lisée et autres, qui auraient pu lui donner un portrait plus complet, plus complexe. S'il cite abondamment Octavio Paz, pour le Mexique et Margaret Atwood pour le Canada anglais, le Québec, pour DePalma, n'a pas de littérature qui semble digne qu'on la fréquente. J'oserai dire: nulle surprise que Lord Durham soit si présent dans

son récit de l'histoire canadienne. Certes, il reprend une phrase de Jacques Godbout et se réfère à quelques passages d'Alain Dubuc sur les identités hybrides. Mais au fond, ses sources sont unilatérales: c'est Pierre Trudeau, Diane Francis et les opinions toutes faites de la majorité des journalistes canadiens-anglais qui l'ont informé sur le Québec.

Pourtant, DePalma se pème devant les projets de Vincente Fox, d'échafauder une «union économique nord-américaine», à l'euroeuropéenne. Il salue aussi la vision du gouvernement canadien pour avoir accordé, avec le Nunavut, un statut particulier à un peuple autochtone. Mais, de Lévesque à Landry, de quoi d'autre parlent les souverainistes? Pas de souveraineté sans partenariat, sans libre-échange. Justement: selon DePalma, ce libre-échange, cette adhésion à l'ALENA, sont suspects. Elles illustrent les «forces centrifuges» et négatives que libérera le mouvement d'intégration et dont il faudra se méfier, anticipe-t-il.

Le peuple québécois en entier ne se trouve peut-être pas visé ici, mais c'est encore le projet d'une bonne partie de son électorat, qui croit que c'est sa planche de salut, la condition de son épanouissement. «L'Amérique du Nord est le continent des solitudes», écrit-il. «Les Américains sont tournés vers eux-mêmes; tentés par l'isolationnisme et l'unilatéralisme.» Octavio Paz, pour illustrer l'âme mexicaine, parlait du *Labyrinthe des solitudes*. Au Canada, il y a Hugh McLellan et ses «deux solitudes». L'intégration continentale progressant, l'isolement diminuera. Sauf peut-être pour cette anomalie irritante que demeure le Québec.

POÉSIE

Des voix plurielles

DAVID CANTIN

Il est toujours surprenant de découvrir comment la poésie peut conduire à différentes collaborations. Voilà deux livres qui n'ont rien du trajet habituel. Il y a toute une histoire, ainsi que plusieurs rencontres, derrière les recueils de Bernard Lévy et des frères Cornéliers. On tentera de faire court. Toutefois, on comprend qu'on pourrait difficilement parler de ces livres sans dire un mot du contexte qui motive des œuvres de cette envergure. Pas facile, non plus, d'aborder en 2001 des thématiques aussi délicates que la nuit et le folklore.

La Nuit des interrogations n'aurait peut-être jamais vu le jour. C'est la découverte du poème *A quelle heure commence le temps?* de Bernard Lévy par le compositeur québécois Gilles Tremblay qui inspire à ce dernier un monodrame lyrique. À partir de ce moment, le rédacteur en chef de la revue *Vie des arts* pense sérieusement à regrouper ces textes dans le but d'en faire un livre. Lors des répétitions de l'œuvre musicale de Tremblay par les musiciens du Nouvel Ensemble moderne, sous la direction de Lorraine Vaillancourt, le peintre Julius Baltazar semble vouloir se joindre à l'aventure des deux autres. Finalement, les Éditions Simon Blais au Québec et Babel éditeur en France collaborent pour que le recueil puisse enfin voir le jour. Cela donne *La Nuit des interrogations*, le troisième livre de Bernard Lévy.

Première incursion dans le domaine de la poésie, ces poèmes ne cachent aucunement une véritable fascination musicale. *La Nuit* soutient toute cette entreprise littéraire de descente en soi. Malheurs et joies du monde, ces textes en vers, ainsi qu'en prose, interrogent les moments cruciaux d'une vie. Loin de faire dans l'autoanalyse narcissique, on évoque les grands drames de l'humanité; de Dachau à Auschwitz, de Madrid à Buchenwald. Ce procès se veut un examen de conscience afin de mieux comprendre un avenir angoissant. Par contre, *La Nuit des interrogations* s'appuie beaucoup sur les contrastes tout comme les paradoxes. Le miroir de la conscience ne fait pas que renvoyer les images troublantes des guerres et des génocides, mais également le plaisir de l'abandon amoureux et érotique.

La notion d'équilibre joue un rôle déterminant dans ce recueil. Le recours à l'anaphore se fait de manière incisive, afin que cette parole affronte la douleur comme l'extase: «Tu pleurais. Écran transparent par la nuit. / invisible sous l'ombre de la nuit. / Tu gravais ma présence au choc / de mon soulier butant sur une pierre, / à l'air que frôle mon passage, / à la buée de mon haleine sur une vitre à ta fenêtre, / au frisson d'un cil qui heur-

te l'aile d'un papillon.» La force de ce livre réside beaucoup dans la cohérence interne de son cheminement. Les encre de Julius Baltazar rehaussent une telle expérience. *La Nuit des interrogations* de Bernard Lévy rivalise avec l'innombrable pour mieux comprendre la quête d'un individu.

Retour aux sources

Autre projet de coéditions et de co-écritures, *Folklore* s'approche toutefois d'un autre espace de création. Deuxième titre à paraître dans la collection «Aux deux poètes» chez Lanctôt éditeur et Danielle Shelton, Dominique Cornéliers a convaincu ses deux frères de se réunir afin de célébrer l'arrière-pays de Lanau-dière. Ce retour aux sources cherche, à nouveau, à nommer le pays à travers toute sa «résonance universelle». Chacun y va donc de sa propre version de souvenirs lointains, en écho à ses racines culturelles. Il n'est pas rare de croiser dans ces poèmes l'ombre de Menaud, de Maria Chappelaine ou de Nelligan. Toutefois, c'est bien la réalité la plus quotidienne du patelin qui renforce cette vision du monde à Saint-Damien-de-Brandon: «Pourquoi baissons-nous les yeux / au moment de franchir les portes du large / Quelle ombre / jetée par mégarde sur nos épaules / embrouille soudain nos regards / Pourtant / dans les sillages repus de soleil / l'impatience de nos chairs / appelle le couronnement du verbe.»

Les auteurs misent beaucoup sur le détail anodin pour faire connaître l'amplitude d'une réalité ancienne. Parfois, un certain souci de l'épanchement empêche le poème de se réunir dans toute la force d'expression qu'il entraîne. Le relief narratif amène aussi un rythme qui se déploie en longueur, afin de mieux soutenir des trouvailles loin de toute folklorisation pénible. La vraie réussite de ce recueil tient peut-être dans le défi d'unir ces voix dans un seul et même mouvement d'écriture plutôt que de se livrer à un simple exercice de style. On ne cherchera pas à comparer la poésie des deux frères, puisqu'elle ne fait qu'un dans *Folklore*. L'imagination d'antan devient alors plus vive que jamais. Un pari qui évite l'écueil du pittoresque.

LA NUIT DES INTERROGATIONS

Bernard Lévy
Éditions Simon Blais/
Babel éditeur
Montréal/Paris, 2001, 97 pages

FOLKLORE

Louis, Éric
et Dominique Cornéliers
Lanctôt éditeur/Danielle Shelton, coll. «Aux deux poètes»
Montréal, 2001, 79 pages

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Eden-Olympia, c'est le paradis. Cité hyper-protégée sise dans les hauteurs de Cannes, avec sa police privée et ses centaines de caméras, tout y est parfait: les piscines, les allées sans un seul papier gras, les palmiers, les médecins fournis avec le loyer!

Eden-Olympia est une ville de l'avenir, un complexe industriel totalement voué au travail de haut niveau. Tous les besoins secondaires des habitants y sont pris en charge. Loge ici la crème de l'élite mondiale: cadres supérieurs, chercheurs, financiers et scientifiques des grandes multinationales, qui peuvent se consacrer à leur travail 24 heures sur 24.

Alors pourquoi, dans cette cité

idéale, le bon docteur David Greenwood a-t-il pétié les plombs un bon matin, assassinant dix personnes?

C'est la question qui obsède Paul Sinclair, un pilote et éditeur britannique qui vient d'arriver dans la cité avec sa femme Jane, jeune médecin qui prend la succession de Greenwood.

Et c'est la question qui hante le lecteur dès les premières pages de ce formidable roman signé J. G. Ballard.

Ballard s'est surtout fait connaître auprès du grand public par l'adaptation cinématographique réalisée par Spielberg de son roman *L'Empire du soleil*, roman autobiographique sur son enfance à Shanghai. Mais à côté de quelques romans autobiographiques, Ballard construit depuis 40 ans une œuvre beaucoup plus forte d'anticipation sociale,

sorte de cauchemars éveillés qu'on pourrait qualifier de «contes moraux».

Super-Cannes est beaucoup plus proche de cette veine sombre à laquelle appartient l'autre grand titre très connu de Ballard, *Crash*, cette fable sur la violence, l'automobile, la mort et l'érotisme qui avait inspiré Cronenberg pour le film du même nom.

Ici Ballard frappe très fort. L'histoire, qui prend les apparences d'un thriller, est menée de main de maître. Le propos est complexe, les dialogues ironiques et brillants.

Dans cette Eden-Olympia censée combler tous les besoins, Paul Sinclair découvre un côté beaucoup plus noir, que Ballard met en scène avec une froideur distanciée d'autant plus terrifiante: les hauts dirigeants font dans les dépravations sexuelles, les drogues diverses, la pédophilie, les attentats racistes et les meurtres.

Pour comprendre comment surgissent ces jeux cruels, Sinclair doit lui-même «traverser le miroir» (les références à Lewis Carroll abondent) et explorer ses propres abîmes. Son guide est un brillant psychiatre, Wilder Penrose.

Le XX^e siècle devait être la société du loisir, explique Penrose,

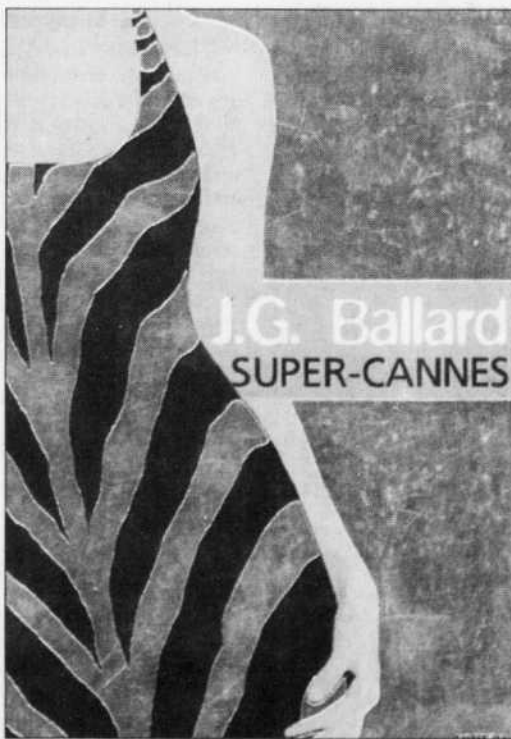
mais ce fut un illusion. Car «le travail est le nouveau loisir», dit-il. Et lorsque le monde devient une énorme banlieue, lorsque régissent les «centres commerciaux de l'infime médiocrité quotidienne», il n'y a plus de foi «hormis une vague croyance en une divinité inconnue, tel le sponsor d'une émission de chaîne publique». La démocratie a triomphé, mais également le capitalisme et le consumérisme. Pour les élites qui vivent aux masses tout ce qui est consommable, «la vraie liberté c'est l'affranchissement de toute morale», conclut-il.

Eden-Olympia organise donc les comportements déviants, les structures, les chorégraphie même, histoire de permettre aux élites d'être plus performantes. Anticipation? On est pourtant très proche des violences du cinéma hollywoodien et de la télé-réalité.

Et Ballard nous met en garde contre les dérives fascistes de ces élites trop puissantes des multinationales, qui modèlent le monde à l'image d'un immense centre commercial.

SUPER-CANNES

J. G. Ballard
Traduit de l'anglais
par Philippe Delamare
Fayard
Paris, 2001, 426 pages



À l'assaut de la poésie
essai
Michel Muir

Dans *À l'assaut de la poésie*, Michel Muir donne libre cours à son tempérament de pamphlétaire et de visionnaire. Tantôt, il fustige les rouages désuets de l'institution littéraire, tantôt, il s'emploie à restaurer la poésie, quand il soutient «l'origine de l'exercice poétique, [...] fermenté un incrochable et transhistorique besoin de s'approprier la conscience de notre divinité».

Distribution: Prologue
ISBN: 2-922245-56-X
264 pages 14,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tel.: (514) 389-8448 Téléc.: (514) 389-0128
5^e ANNIVERSAIRE!
www.varia.com

MARIE-CÉLIE AGNANT
LE LIVRE D'EMMA

Marie-Célie Agnant nous livre après *La Dot de Sara* et *Le Silence comme le sang* un roman troublant et passionnant.

«Le Livre d'Emma n'est pas qu'un simple roman. C'est un long chant de colère et de détresse, un blues digne de Billie Holiday, à la fois langoureux et violent, felleux et mélancolique, un diamant de poésie plus noir que la nuit.»
Stanley Péan, La Presse

Une coédition avec les Éditions Mémoire (Haïti)
En vente chez votre libraire
les éditions du remue-ménage

167 p. • 18,95 \$

LIVRES

Entrevue avec Christine Angot

On ne choisit pas son récit

L'écrivain Christine Angot était de passage à Montréal cette semaine en vue d'une collaboration avec la chorégraphe Manon Oligny, dont on pourra voir les fruits à l'Agora de la danse, les 1^{er}, 2 et 3 octobre prochain, dans le cadre du Festival international de nouvelle danse. Notre collaboratrice au Cahier Livres l'a rencontrée. Retour sur une œuvre multiforme qui heurte.

JOHANNE JARRY

La lumière d'août est forte. Nous sommes au cœur de l'été, assises à l'ombre, près de la piscine. Des enfants rient en plongeant dans l'eau. Je regarde Christine Angot. Elle a remis ses verres fumés. Pas pour jouer la star. On sent tout de suite qu'elle ne joue pas. Mon visage miroite sur les verres noirs. Ce reflet fait penser à ses livres qui renvoient le lecteur à lui-même, le confrontent à sa façon d'être et de lire le monde. Certains acceptent d'être débutsés, d'autres n'y lisent rien d'autre que la vie de l'écrivain, lui reprochant d'être incapable d'inventer quoi que ce soit. Les livres de Christine Angot ne sont pas fabriqués. Ils se font contre le mensonge, contre le silence.

Celle dont le livre *L'inceste* a secoué le monde de l'édition française en 1999 ne confine pas l'écriture au seul livre et à la littérature. Elle lit ses textes qu'elle adapte sur plusieurs scènes de théâtre. Elle est cocréatrice de films avec Laetitia Masson, et d'une pièce chorégraphique avec Mathilde Monnier. Elle était de passage à Montréal il y a quelques jours pour travailler avec la chorégraphe Manon Oligny sur la pièce *24 X Caprices*, présentée à l'Agora de la danse en octobre prochain, dans le cadre du Festival interna-

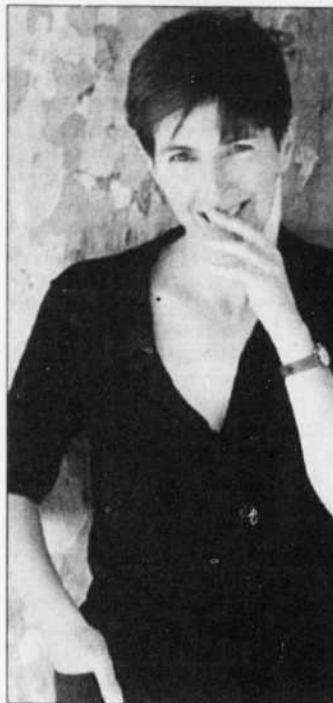
tional de nouvelle danse. Pourquoi écrire sur tous les fronts? «Déplacer les gens de leurs propres outils, c'est une épreuve de vérité. Un écrivain, ce n'est pas quelqu'un qui sait particulièrement faire des phrases. Enfin, je l'espère.»

Il y a quelques mois, après avoir lu un texte de Christine Angot dans la revue *L'Infini*, Manon Oligny lui envoie une cassette vidéo accompagnée d'une proposition. «Je n'étais pas dans une période où j'avais envie de travailler avec qui que ce soit. Jusqu'au moment où j'ai regardé ce vidéo. Quelque chose m'a arrêté, vraiment.» Les deux premières rencontres ont lieu à Paris, dont une en présence des danseuses. «La rencontre à Montréal permet de mieux saisir la chorégraphie dans la mesure où elle est dans son élément.» Car pour Christine Angot, travailler avec quelqu'un, «c'est essayer d'arriver à percevoir la sensibilité de ce qu'est cette personne». La chorégraphie *24 X Caprices* est interprétée par quatre femmes et explore, entre autres thèmes, le féminin. Christine Angot écrit des textes pour les danseuses. Ce qu'elle retient surtout du travail de Manon Oligny touche à l'expression des émotions. «Comment les émotions peuvent se gérer. Et comment ce serait si elles ne l'étaient pas. Ce que j'ai vu et cru comprendre de ce spectacle de Manon est collé là-dessus.»

Christine Angot fait le lien avec une nouvelle d'Annie Ernaux, *L'Occupation*, parue récemment dans le quotidien *Le Monde*. «Ce que fait Annie Ernaux n'est pas intéressant, mais c'est complètement différent. Elle décrit à tête reposée les états par lesquels elle est passée. Son écriture est distanciée, sa langue est une langue qui explique la chose. Alors que ce que je fais, et c'est ce qui m'a touchée chez Manon, ce n'est pas une description de la vie; c'est le morceau de chair. Chez moi, la distance entre la voix et l'écriture, entre la voix de la parole et la voix de l'être, est réduite au maximum. On a des chances de recueillir pas mal de vérité, si on y arrive.»

Brouillage

La vérité, Christine Angot n'en démord pas. Mais attention, elle brouille constamment les pistes de lecture. Lors d'un *Bouillon de culture* mémorable, Bernard Pivot lui lit un passage de *L'inceste* comme s'il lui posait une question: «Moi-même à quatorze ans. Je voulais devenir écrivain, je voulais démarrer fort, j'ai pensé à l'inceste, j'ai séduit mon père.» «Et vous le croyez?», lui répond-elle, avec le sourire de celle qui pense (peut-être) vous êtes tombé dans votre panneau, dans ce que vous aimeriez croire. Elle interpelle encore plus ouvertement le lecteur à la fin d'*Interview*, récit qu'elle fait d'une entrevue jamais publiée qu'elle accordait à un journaliste avide de détails sur cet inceste: «Voilà ce que je propose. Pour les curieux, dix pages suivent, très autobiographiques. Pour ceux que ça gêne, déchirez-les, je les en remercie. Et à la fois... ces pages j'en suis plutôt fière.» Que fera le lecteur? Christine Angot dit qu'elle fait



Christine Angot

de la vraie littérature. Mais comment distinguer la vraie de la fautive? «La vraie littérature, c'est quand on entend une voix qui dit quelque chose. La fautive, c'est comme dans la vie. On sent que le but recherché est avant tout de se montrer sous un certain jour. Dans ce que j'ai peut-être appelé la vraie littérature [mais littérature suffit, précisez-t-elle], il y a des luttes contre soi-même et tous les obstacles qu'on se met.» Pourtant, plusieurs affirment que la littérature est mensonge. Peut-on, sous le couvert de la littérature, mentir? «On a le droit de mentir sur les faits parce qu'ils n'ont pas une valeur extrême. En re-

vanche, on a l'obligation de dire vraie la réalité. Et la réalité n'est pas faite de faits. Elle est faite d'autre chose, et c'est sur ça qu'il faut essayer de dire le vrai.»

«Écrire, c'est se déloger»

«Être incapable d'inventer n'est pas de l'impuissance, c'est un principe», lit-on dans *L'usage de la vie*. «Je ne vois pas l'intérêt d'inventer, ni le but. Il y a tellement d'inventions autour de nous, de choses qui nous éloignent du centre. La difficulté est d'arriver à démêler l'invention, y compris ce que j'ai moi-même inventé, de ce que je n'ai pas inventé. Parce que quand même, ça, je ne l'ai pas inventé! Quand les gens se fatiguent pour affirmer quelque chose, c'est que c'est vital. Quand c'est vital, c'est vrai, sinon, il n'y a pas de nécessité.» Mais pour plusieurs, la vraie littérature correspond souvent à des romans qui racontent des histoires inventées, non? «Dès que cette sauvegarde qui était l'invention est supprimée, les gens se disent: ce n'est plus de la littérature. Comme s'il n'y avait de littérature que dans l'invention. L'invention peut être d'ordre littéraire. Il faut faire attention de ne pas utiliser le code social de la parole, de la parole écrite, de la parole littéraire, ni celle qu'on a précédemment trouvée. Il faut sans arrêt se déloger.»

Pour Christine Angot, écrire est vital. Après *Quitter la ville*, ce livre où on sent la vie avalée par les contrecoups de la publication de *L'inceste*, elle efface ce qu'elle écrit au fur et à mesure. Le crayon lui tombe des mains lorsqu'elle se relit. Elle écrit dans la peur d'ennuyer les autres, même si elle considère que la matière de ses livres concerne tout le monde. «J'aborde les choses de manière toujours assez mineure, assez tri-

viale. Pas du tout sous l'angle de la thèse. Je m'efforce de voir par un trou grand comme ça [de la taille d'un vingt-cinq sous] quelque chose de très vaste. C'est sûrement ça, la difficulté.»

Depuis quelques semaines, elle ignore comment le dire, elle écrit sans effacer. Qu'est-ce qui la propulse dans l'écriture? «Malheureusement, c'est moi. L'énergie se trouve en moi. C'est normal que le moteur de l'écriture soit en moi. En revanche, il va vers l'extérieur. Sinon, on serait dans le cadre du journal intime. Contrairement à ce que certains pensent, ce que je fais n'a rien à voir avec le journal intime, ni avec l'autofiction. Je ne décris pas, je ne raconte pas ma vie. Je parle pour voir si j'ai quelque chose à dire. Je pense que la nuance est capitale.» C'est aussi le silence qui la pousse à écrire. «Le silence et cette espèce de mensonge dont personne n'a l'air de s'étonner. On ment sur des choses très simples. Je crois qu'on ment essentiellement sur la portée de ses propres paroles. On ment quand on dit qu'on n'a pas pensé une seconde que ce qu'on vient de dire était violent. On dit que la télévision, les films de guerre, c'est violent. Mais on ment sur sa propre violence. On dit, "ah oui, moi j'ai du caractère, je peux être violent, je peux gueuler", mais sinon, la violence, on la cache.»

Écrire, dirait peut-être Christine Angot, c'est forcément risquer. Mais sans danger, peut-il y avoir de l'écriture? «Sans danger, il ne peut pas y avoir de l'écriture et en même temps, l'écriture protège. C'est double, ça me met en danger, mais c'est ma seule protection. Ça protège parce que vous n'êtes plus seule, il y a un livre, qui n'est pas vous, qui dit ce que vous auriez pu dire, c'est quand même assez fort.»

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Troubles incurables d'aimer

GUYLAINE MASSOUTRE

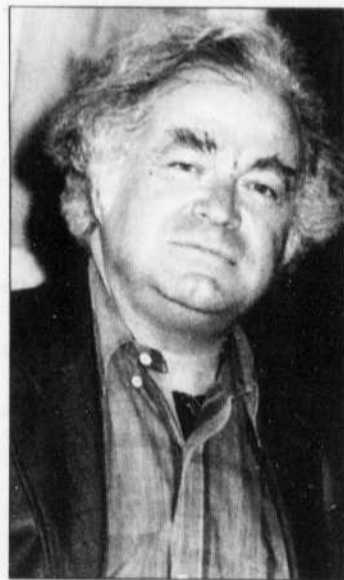
Les coups de foudre ont l'étrangeté des orages: ils font entrevoir des déchirements abyssaux. Lire ce roman d'amour labyrinthique, en suivant Pierre Mertens, c'est sentir monter la crise. Comme les dernières chaleurs d'été, la griserie amoureuse y adopte le tour flamboyant des apothéoses célestes.

Nul autre bonheur qu'aimer, chez Mertens, ne saurait égaler celui d'un «paso doble très ensoleillé et très coquin». Dans ce livre, il trace l'allégresse et les feintes de cette danse sentimentale, ses élans et ses dérobades, trouvant une forme littéraire qui convienne à la guérilla subtile. Sous sa plume, aimer devient une corrida galante, un spectacle intelligent, une joie de l'esprit.

Mais l'ombre des sentiments qui virent, dans les méandres d'une relation duelle, ne tarde pas à s'y teinter de soufre. Aussi cette ambiance romanesque fait-elle écho aux éclousions qui fanent. La fin de l'union s'y ressent dès le début, solennelle et péremptoire. Et elle agit en sourdine, tout du long. Mais on sait aussi, aux premières pages, que le cœur du roman tient à ce qu'on y jouit de l'union, longtemps après qu'elle se soit dissoute. L'art d'écrire consiste alors, sans ignorer la fin, à tourner le dos au terme fatidique, tout en s'y rendant assurément.

Le temps de ressentir

La profondeur des affects frappe à chaque page. Ainsi: «Ce qui nous requiert si violemment», écrit Mertens, *passé entre le sexe et l'in-*



Pierre Mertens

telligence, entre la peau et la parole. Il circule alors une langue, entre nous, qui n'épelle qu'un lexique minimaliste mais fondamental, un babillard secret qui expliquerait tout... Plus de musique que de mots. Moins qu'une chanson. Quelques notes d'une mélodie inconnue, remontant à notre préhistoire.» Amateurs de raisons objectives et de fabrications artificielles, s'abstenir.

Tant pis s'il faudra sentir, très vite, les prémisses de ce qui chute et de ce qui s'éteindra. L'éden, même menacé de désastre, qu'évoque *Peresma*, demeure un enchantement aussi longtemps que le couple existe. Dans son style mélancolique, ce roman d'atmosphère et d'analyse des sentiments joue d'un bonheur éphé-

mère, profond et complexe. Mertens signe avec ce livre le récit d'une période de vie sentimentale éclatante. D'où son titre, *Peresma*, nom de la femme aimée qui signifie, en grec, «passage».

Il est étonnant de se laisser happer une nouvelle fois par un roman d'amour. Que trouver là qui n'ait pas été dit et repris mille fois, de l'iniqité de l'amour, de l'aveuglement du désir, du couple miraculeusement formé et de ses failles, jusqu'à l'aveu cruel du désamour? La réponse est dans la lenteur de sentir et de penser au tréfonds de soi. Dans son ample mouvement, ce roman décompose et nomme avec brio les joies immédiates, comme les espoirs contradictoires de la vie intime, entre deux goûts de mort.

Le temps d'aimer

Centrée sur une sentimentalité masculine rarement aussi poussée, cette analyse des mille soucis de l'autre, cet abandon au bonheur qui s'effrite, retient durablement l'attention. L'action se passe en Innommie, un succédané de la Belgique, sans doute, dont l'auteur est originaire. *Peresma*, la jeune femme grecque aimée, n'est ni une héroïne ni une damnée. Mariée, mère fidèle à sa vie de famille comme à une autre féminité, celle qui s'épanouit dans la liaison, cette forme d'idéal féminin possède un charme toujours renaissant.

Inévitablement, une telle liaison éveille aussi le manque constant: la double vie de la femme, toute sur le mode de l'ambiguïté, suscite une vocation aux larmes chez l'homme. Cette passante, pourtant, souffre de son exemplarité: ce serait une femme

plutôt banale, hors des yeux de l'amant. Est-ce ce qui l'empêche d'exiger d'elle davantage, au lieu de s'abandonner à la douleur des absences? Ses déterminations demeureront secrètes. Tout l'art de Mertens est de jouer sur différents niveaux de la perception: il laisse entendre sans tout dire.

Du côté du langage, la séduction, providentielle, s'impose comme un inestimable présent. Cette liaison jette alors ses mailles autour des amants, mais jamais *Peresma* n'incarnera une figure franchement sympathique. L'amant vit l'onirisme du plaisir, tissé d'attente, qui comble l'incomplétude de l'engagement. L'ambivalence de son bonheur fait une histoire durable, mais angossée: «On pourrait dire de moi plus tard: "Vous savez? C'est cet homme qui avait rencontré *Peresma*..." Comme si cet étrange pédigre devait désormais me distinguer, m'identifier, me définir en entier. Je me retrouvais seul comme dans une forteresse assiégée par le vide.» Cet amour n'a de sûr que son aspect romanesque.

Dans les abysses de la psyché

Pierre Mertens, à partir d'une situation de séduction qui aurait pu se vivre glorieuse, a plongé du côté masculin dans l'état de douleur sournois, inhérent au manque. Il montre les abîmes de mélancolie, nés de l'amour passager et des retranchements multiformes. Le temps y joue une musique — d'ailleurs, la musique est omniprésente dans le roman —, qui fait parfois penser à celle de Jacques Brel. L'amant rêve de réalisation absolue, à l'affût de toutes les mises en

veilleuse de sa flamme. Son passage intérieur, même illuminé par les sens, subit la corrosion de ce qu'il nomme joliment «un automne vermeil».

Entre l'inéluctable transformation des choses et les trahisons répétées, le désordre des émotions s'apaise dans l'écriture, qui validera les sentiments de l'amant éconduit. Face au désert qui, lui, se reconduit, d'intenses moments de félicité laissent des images d'oasis. Mais la soif d'aimer ne s'éteint jamais. Le lien amoureux, chez Mertens, donne à lire l'émotion et la gratitude: la réalité d'aimer y inspire la parole, ce lien à l'autre vital, d'où, plus profondément, l'irrépressible besoin d'aimer jaillit parfois.

L'écriture de Mertens, experte, sait laisser paraître les failles, d'où sourdent les sentiments d'un homme qui aime une femme légère. Sa gravité d'amoureux pèse sur le lecteur d'une douleur parfois insupportable. Ne pensera-t-on pas, ici et là, à s'en débarrasser, dans l'espoir qu'il se libérera de ses chaînes? Rien de facile dans le couple, ici: ni l'abandon à l'autre, ni le don de soi, ni la justesse des analyses n'offrent les promesses escomptées. A la fulgurance de la rencontre amoureuse fait face un insatiable désir, une rage presque, de glisser du mot passage à celui de partage. Qui sait si ce n'est pas cette rage même qui fait passer la chance? Ce roman se garde ouvert.

PERESMA

Pierre Mertens
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 577 pages

POÉSIE ÉTRANGÈRE

L'ultime réalité de la poésie

DAVID CANTIN

Voilà une collection qui ne se gêne pas pour entrer, de manière pertinente, dans l'œuvre de certains écrivains majeurs du vingtième siècle. Un format réduit, une couverture attrayante, quelques photos, des essais judicieux, ainsi qu'un choix de textes suffisant pour piquer la curiosité du lecteur. C'est ce que préconise l'éditeur français Jean-Michel Place, avec l'aide de Zéno Bianu, grâce à de petits volumes qui commencent à faire beaucoup parler d'eux. Difficile de trouver des introductions aussi justes, en langue française, sur les poètes Paul Celan et Roberto Juarroz.

Il serait faux de croire qu'il ne s'agit que d'un survol rapide. Bien au contraire, *Paul Celan. Chronique de l'anti-monde* de Laurent Cohen est, sans contredit, l'analyse la plus profonde qu'il m'ait été donné de lire à propos du célèbre auteur allemand. Jeune essayiste qui travaille présentement à un cycle de monographies mystiques, Cohen ne manque pas de faire

une lecture audacieuse du parcours de Celan. Cette analyse montre comment l'œuvre du poète s'oriente vers une «théologie subversive où, sans aucune garantie d'acquiescement, c'est désormais Dieu qui l'on juge». Pour Cohen, toute la poésie de Celan doit être lue dans une perspective qui ne rejette d'aucune façon les liens aux traditions théosophique et théurgique du judaïsme, de même que les catégories primordiales de la pensée kabbalistique. De plus, on ne se gêne pas pour citer des résonances qui vont d'Else Lasker-Schüller à Patti Smith. Tout un défi, il va sans dire. Comme l'explique l'auteur de ce court essai, «sous la plume de Celan, Jérusalem redevient le lieu du blanc — mais du blanc des neiges, cette fois, du blanc de la transmutation des esprits annoncée par le *Voyant biblique*, Isaïe». Evidemment, on critique de manière radicale le célèbre slogan d'Adorno (ce philosophe juif si peu nourri d'hébraïsme) qui dit qu'«écrire un poème après Auschwitz est barbare». Poétiquement, il y a un avant et un après Celan.

Cohen tente d'expliquer cette ligne de partage radicale dans la chronique universelle du poème. Le choix se termine sur un extrait révélateur de *l'Entretien dans la montagne*. Une lecture révélatrice.

Comme il l'avait si bien fait en guise d'introduction à la *Douzième poésie verticale* dans la défunte collection «Orphée à la Différence», Michel Camus analyse, lui aussi avec beaucoup de justesse, le trajet d'écriture de l'Argentin Roberto Juarroz. Intitulé *Mais au centre du vide il y a une autre fête*, cette lecture commente l'interrogation sur le langage qui tient à la fois de l'art, de la science, de la philosophie et du translangage révélateur du «tiers secrètement inclus» de Lupasco. Bien sûr, il est question d'amitié entre les deux poètes. On sait à quel point Camus demeure l'un des meilleurs lecteurs de *Poésie verticale* de Juarroz. Toutefois, on comprend mieux les liens entre les intuitions de Juarroz et celles d'Antonio Porchia. C'est sur ce chemin d'éveil, pour reprendre l'expression d'André Velter, que

cette poésie se dévoile dans son aventure métaphysique: «Oui, le poète cultive les fissures, surtout le poète moderne. Voilà pour quoi, peut-être, il est seul, car c'est uniquement ainsi qu'il peut remplir sa tâche.» Deux livres qui ne manquent pas d'étonner comme de surprendre.

PAUL CELAN.

CHRONIQUES DE L'ANTI-MONDE

Laurent Cohen
Éditions Jean-Michel Place,
coll. «Poésie»
Paris, 2000, 126 pages

ROBERTO JUARROZ.
MAIS AU CENTRE DU VIDE
IL Y A UNE AUTRE FÊTE

Michel Camus
Éditions Jean-Michel Place,
coll. «Poésie»
Paris, 2001, 126 pages

LA HAINE DE LA FAMILLE

Catherine Cusset
Éditions Gallimard
Paris, 2000, 224 pages

LES ARTS

ARTS VISUELS

Le bouillonnement créateur



MARC ARCHAMBAULT

Éric Demers photographié en pleine séance de travail au Symposium de Baie-Saint-Paul, le 11 août dernier.

L'ÊTRE AU MONDE

19^e Symposium international de la nouvelle peinture au Canada. Au site du symposium, 11, rue Forget, et au centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, 23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul. Jusqu'au 3 septembre 2001.

DAVID CANTIN

Lieu de créations et d'échanges, le Symposium international de la nouvelle peinture au Canada invite le public à rencontrer l'artiste dans son environnement le plus secret. À l'intérieur d'un vaste atelier collectif, devant sa toile, alors qu'il parvient tant bien que mal à mettre au monde une œuvre de commande. La situation peut parfois sembler aussi gênante pour l'un que pour l'autre. Il n'y a qu'à franchir les portes de l'aréna de Baie-Saint-Paul afin de s'en rendre compte. Cette année, pour la 19^e édition, les organisateurs ont demandé aux trois artistes seniors invités, ainsi qu'à onze autres sélectionnés, de produire des œuvres autour de la notion de l'être au monde. Un carrefour où domine l'idée de présence et d'existence.

Ce processus de création à l'air libre comporte, comme on imagi-

ne, ses difficultés. Faut-il que les artistes se précipitent le matin, avant que l'achalandage ne devienne trop perturbant dans l'après-midi? Est-ce que l'artiste peut se permettre de ne pas répondre aux questions du public ou alors d'afficher une mine revêche? Telles sont les réserves qu'appellent ce genre de rencontres. La formule connaît, bien sûr, sa part de succès année après année. On se demande, tout de même, s'il ne faut pas modifier certaines choses. Ce sera l'un des défis de la nouvelle directrice générale, Chantal Boulanger, qui succède désormais à la fondatrice, Françoise Labbé, décédée le 23 avril dernier.

Que dire de la cuvée 2001? En début de parcours du Symposium, lors de notre visite, la plupart n'en étaient qu'aux étapes préliminaires. Difficile donc de porter un jugement. Certains, comme le Français Richard Conte, n'étaient pas encore arrivés à Baie-Saint-Paul le 8 août, quand nous sommes passés.

Dans l'ensemble, la sélection s'avère plus fructueuse que l'année dernière. Un premier tour du

site permet de constater que des œuvres très fortes émergeront de ce contexte de création. On pense, notamment, à la pratique d'Éric Simon qui fascine grâce à une série d'autoportraits empruntant beaucoup à l'iconographie scientifique contemporaine. Un choix d'images se greffe à une réalité qui doit autant au laboratoire qu'à la vision émergente de l'artiste. La démarche esthétique de Simon se distingue comme l'une des plus convaincantes à Baie-Saint-Paul cette année. On a l'impression que l'artiste approfondit une réflexion cruciale sur la place de l'homme dans le monde actuel.

Dans un tout autre registre, le Français Thierry Pertuisot élabore deux grandes compositions de trois mètres sur trois mètres chacune autour de certaines scènes de *La Divine Comédie* de Dante. Sur ces toiles de lin tendue sur châssis, un paysage interiorisé s'anime autour de l'achèvement révélateur. Du mythe à la réalité, ces représentations abstraites incitent à découvrir un monde naturel

VOIR PAGE D 7: SYMPOSIUM

BAIE-SAINT-PAUL 2001
L'ÊTRE AU MONDE

Lauréat Marois, photographié par O'Hara, 1998

LE SYMPOSIUM
INTERNATIONAL
de la nouvelle peinture au Canada
du 3 août au 3 septembre

Dimanche 19 août, 16h

Conférence-rencontre avec Lauréat Marois (Québec)

Vendredi 24 août

Forum, 9h30 à 17h00

«L'Être au monde, une approche interdisciplinaire»

Pour confirmer votre présence au forum:
demandegenerale@hotmail.com
Télécopieur: (418) 435-6269

Dimanche 26 août, 16h

Conférence-rencontre avec Richard Conte (France)

DU 23 JUIN AU 23 SEPTEMBRE
AU CENTRE D'EXPOSITION

23, rue Ambroise-Fafard

«L'EXPO-ÉVÈNEMENT»

«REVOIR LA 18^e ÉDITION DU SYMPOSIUM»

Le Symposium est subventionné par:

et commandité par:

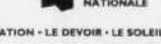
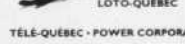
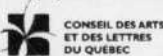
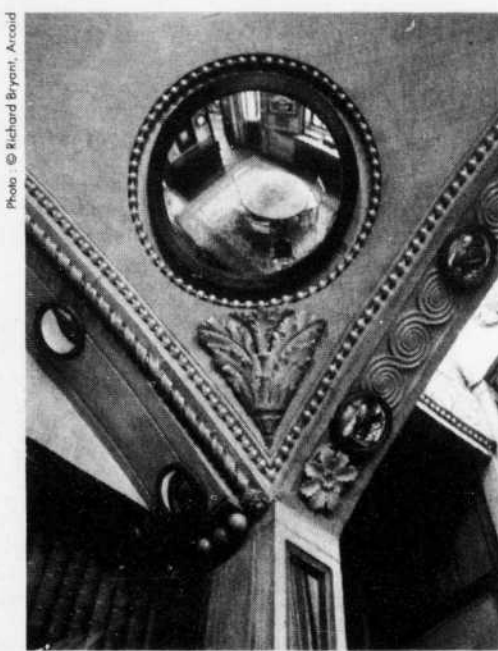
Renseignements: (418) 435-3681
www.centredart-bsp.qc.ca

Photo © Richard Bryant, Ansood

john soane 1753-1837

du 16 mai au 3 septembre 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939 7026 www.cca.qc.ca

Une exposition de la Royal Academy of Arts, Londres, et du Sir John Soane's Museum

Prolonger les plaisirs de l'été:
nature et découverte25 août - Les toits d'ardoise
Melbourne-Richmond8 sept. - Diamants et bijoux
expositions à Québec15 sept. - Le frère Marie-Victorin
sa vie, son oeuvre30 sept. - Poésie et vitraux
Trois-Rivières et NicoletLes beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

(514) 276-0207

En collaboration avec
Club Voyages RosemontConférences
le dimanche 19 aoûtà la Maison de la culture de Trois-Rivières
1425, Place de l'Hôtel-de-Ville13h30
Les Nouvelles de l'estampe, une revue pour quoi,
pour qui?
Par Gérard Sourd, directeur de la revue française
Nouvelles de l'estampe14h30
La collection d'estampe à la Bibliothèque
Nationale du Québec
Par Maureen Clapperton, directrice des
acquisitions15h30
Un cheminement baroque / Le multiple et son
intégration
Par René Derouin, artiste17h00
Dévoilement des Prix Albert-Dumouchel,
12^e édition,
catégories universitaire et collégiale,
décernés par le Conseil québécois de l'estampe
à la Galerie r!,
pavillon Nérée-Beauchemin, local 1030
Université du Québec à Trois-Rivières

L'entrée sera gratuite.

renseignements: (819) 372-4611

http://sites.rapibus.net/biennale-trois-rivieres

Nous tenons à remercier: Le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Patrimoine Canada, la Corporation de Développement Culturel de Trois-Rivières, la Banque Nationale du Canada, la Société Loto-Québec, Presse Papier, la Galerie d'art du Parc: CCKM, Le Nouvelliste

La revente

jusqu'au 1^{er} septembre

Alleyn, Allouche, Arp,
Baxter, Bellemare,
Bergeron, Bertrand,
Cadieux, Collyer, Charrier,
Cloutier, Comtois,
Connolly, Daley, Daudelin,
Dickson, Dubuc,
Dumouchel, Elliott,
Evergon, Ferron, Flocon,
Flomen, Gagnon, Gaucher,
Goodwin, Guerrero,
Hopkins, Hurtubise,
James, Johnson, Jonas,
Kelly, Krausz, Lagacé,
Lavoie, Leduc, Levasseur,
London, Martin, McEwen,
Poirier, Rabinobitch,
Racine, Radecki, Riopelle,
Simard, Simonin,
Sorensen, Sullivan, Toupin,
Wery, Whittome, Wieland,
Wilson

Galerie

Art Mûr

encadrement

3429 Notre Dame O.
514 933 0711Le Vertige
de l'évidence

J.C. Garcia

PHOTOGRAPHIES DANS LA VILLE/QUÉBEC

du 15 août au 30 septembre 2001

Michel Bélanger & Carl Bouchard
Rue De Buade (coin du Trésor)Karole Biron & Barbara Claus
10, côte du PalaisJoanne Tremblay & Françoise Dugré
Marché du Vieux-PortGiorgia Volpe & Thiago Szmeccanyi
Rue Dorchester (coin De Sainte-Hélène)
Centre VUSébastien Reuzé
Parc de l'Amérique-FrançaiseÀ mi-colline
Face au 550, côte d'AbrahamMaitexu Etcheverria & Jean-Christophe Garcia
Centre VU

du 15 août au 16 septembre 2001

Nicolas Baier & Michel St-Martin
L'ŒIL de Poisson

Programme de l'événement disponible au centre VU

CENTRE DE DIFFUSION ET DE
PRODUCTION DE LA PHOTOGRAPHIE

VU

550, côte d'Abraham, Québec • (418) 640-2585 • www.meduse.org/vuphoto

VU remercie ses membres, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, la Ville de Québec, l'Entente sur le développement culturel de Québec entre la Ville de Québec et le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec, le CLD Québec-Variety, France au Québec / la saison, Québec-Bordeaux côte à côte, le ministère de la Culture et des Communications, le ministère des Relations internationales, l'Œil de Poisson, Ilford et Voir.

SYMPOSIUM

Parmi les trois artistes invités, le peintre de Québec Lauréat Marois se démarque du lot

SUITE DE LA PAGE D7

qui glisse constamment vers un lieu secret. La peinture à l'huile et à la cire d'abeille accuse certains contrastes. Évidemment, Pertuisot se sent un peu dérouté par le contexte qu'il juge parfois difficile. Comme il le dit, celui-ci aura des incidences directes sur l'œuvre qu'il réalisera.

François d'Assise

Parmi les trois artistes invités, le peintre de Québec Lauréat Marois se démarque du lot. Même si on n'a encore rien vu du travail récent de Conte, Marois pourrait très bien être sur le point de réaliser une œuvre majeure. À en juger par certaines esquisses, cette forme, qui emprunte autant au règne végétal qu'à la symbolique universelle, fascine par son déploiement. Entre le mystère et l'éclosion, la étoile abstraite laisse transparaître un espace où la lumière affronte la noirceur. Il faut aller voir aussi les œuvres présentes au Centre d'expositions. Ces acryliques récentes, qui touchent autant à l'autoportrait qu'à l'univers intérieur de Saint-François d'Assise, misent beaucoup sur le détail. Plus on s'approche, plus on suit cette narration subtile entre un créateur et ses sujets. Une étape cruciale dans le parcours de Lauréat Marois.

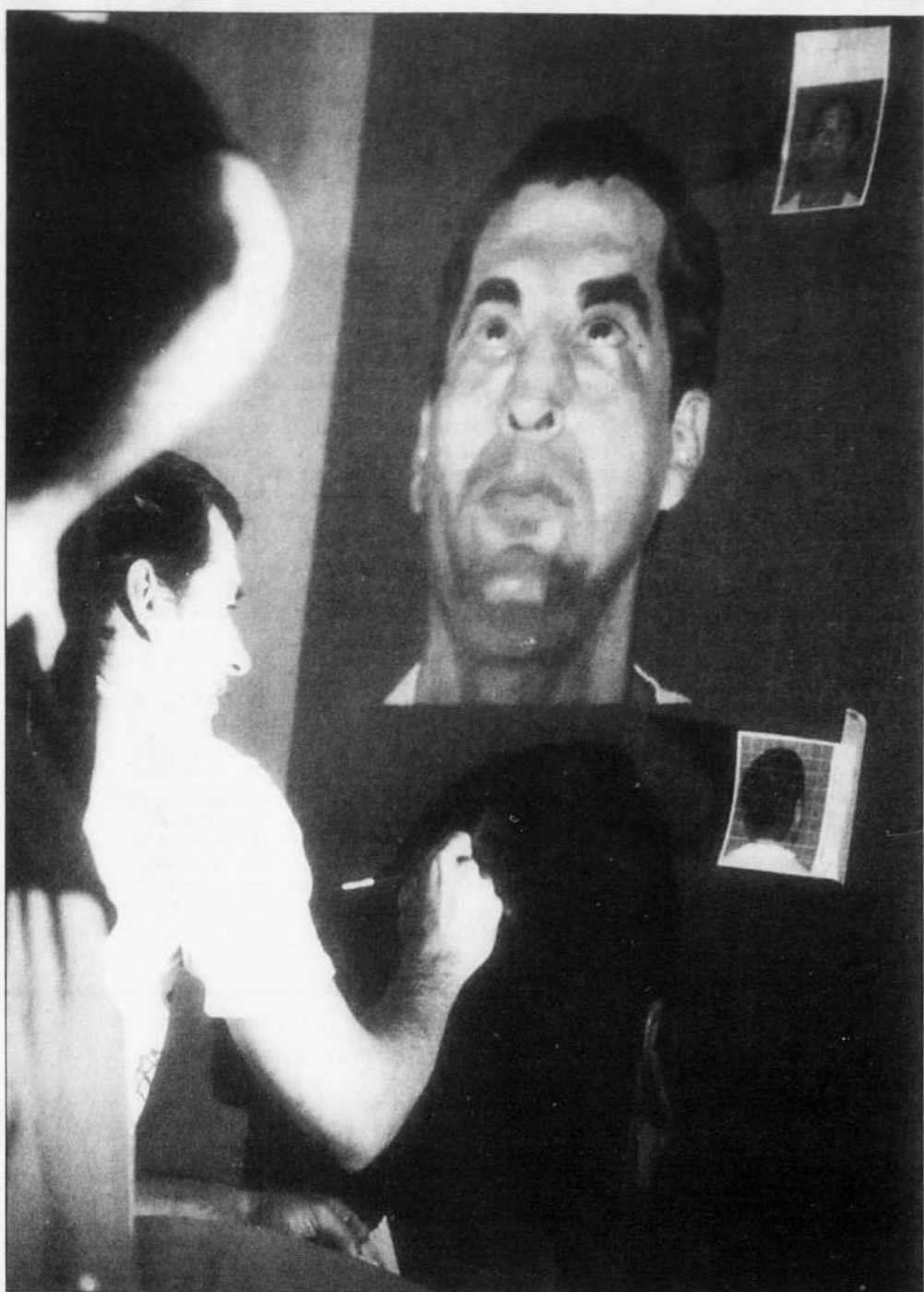
Chez Denis Routhier, on a affaire à un débat plus critique sur l'influence des signes publicitaires et des médias de masse dans la vie quotidienne des consommateurs. Ce jeune artiste ne manque pas de surprendre, bien que son approche demeure encore hésitante. On préfère, toutefois, cette vision au tape-à-l'œil un peu criard de Stéphane Bernier ou d'Eric Demers. Que dire de la vérité mathématique d'un Barry Allikas ou

d'une Sylvie Pic? Dans ce type de peinture, le discours théorique l'emporte trop souvent sur le résultat final. Il faut avoir en tête un tas de notions à propos de la musique concrète, de l'information numérique et des jeux savants pour apprécier pleinement ces approches. Glacial comme espace.

On hésitera à se prononcer sur la représentation d'une ville, la nuit, de Dennis Ekstedt, simplement car il n'y avait qu'un peu de bleu dans le haut de la toile. Par contre, les paysages de Renée Duval invitent à repenser l'idée qu'on peut se faire de la nature. Les petits formats évoquent beaucoup, notamment à tra-

vers cette relation très physique que le spectateur entretient avec le mouvement du feuillage. Autre artiste invité, l'Ontarien Charles Pachter s'inspire essentiellement de l'iconographie typiquement canadienne. Ce «Warhol nordique» peut tout aussi bien séduire ou désorienter par son humour. Une version *made in Canada* des traces indélébiles du Pop Art. À prendre ou à laisser!

Ajoutons que plusieurs conférences et tables rondes auront lieu tout au long de l'événement. Des rendez-vous multidisciplinaires, en poésie, en danse et en musique, sont aussi prévus.



MARC ARCHAMBAULT

Éric Simon fascine grâce à une série d'autoportraits empruntant beaucoup à l'iconographie scientifique contemporaine. Un choix d'images se greffe à une réalité qui doit autant au laboratoire qu'à la vision émergente de l'artiste.

CIME ET RACINES

symposium international d'art nature

1^{er} au 26 août 2001

Chris Booth
Guylaine Champoux
Takamasa Kuniyasu
Mike Macdonald
Annie Pelletier
Robert Wiens

Parc Nature la Gabelle

Situé à 15 km de Trois-Rivières

Saint-Étienne-des-Grès et Notre-Dame-du-Mont-Carmel
819.535.3113 819.379.9222

Nous tenons à remercier : Le Conseil des arts et lettres du Québec, le gouvernement du Québec, le gouvernement du Canada, le Fonds Japon-Canada, don du gouvernement du Japon au Conseil des Arts du Canada, Mauricie Capitale Forestière Canadienne en 2001, les municipalités et les caisses populaires de St-Étienne-des-Grès et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Unibroque, Pemacon, Hydro-Québec, Collection Loto-Québec, le Sabord et l'Atelier Silex.

[www.oculiantes.org/~cimeracines//](http://www.oculiantes.org/~cimeracines/)
admission gratuite

SAAB

présente

artcité

Quand Montréal devient Musée

du 10 août au 8 octobre 2001

LE DEVOIR

DESTINATION
CENTRE-VILLE

coolmango
COMMUNICATIONS

COMPUWARE



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Québec

www.macm.org

